

# DETECTIVE

LE PLUS GRAND  
HEBDOMADAIRE  
DES FAITS DIVERS

8<sup>e</sup> Année — N° 351

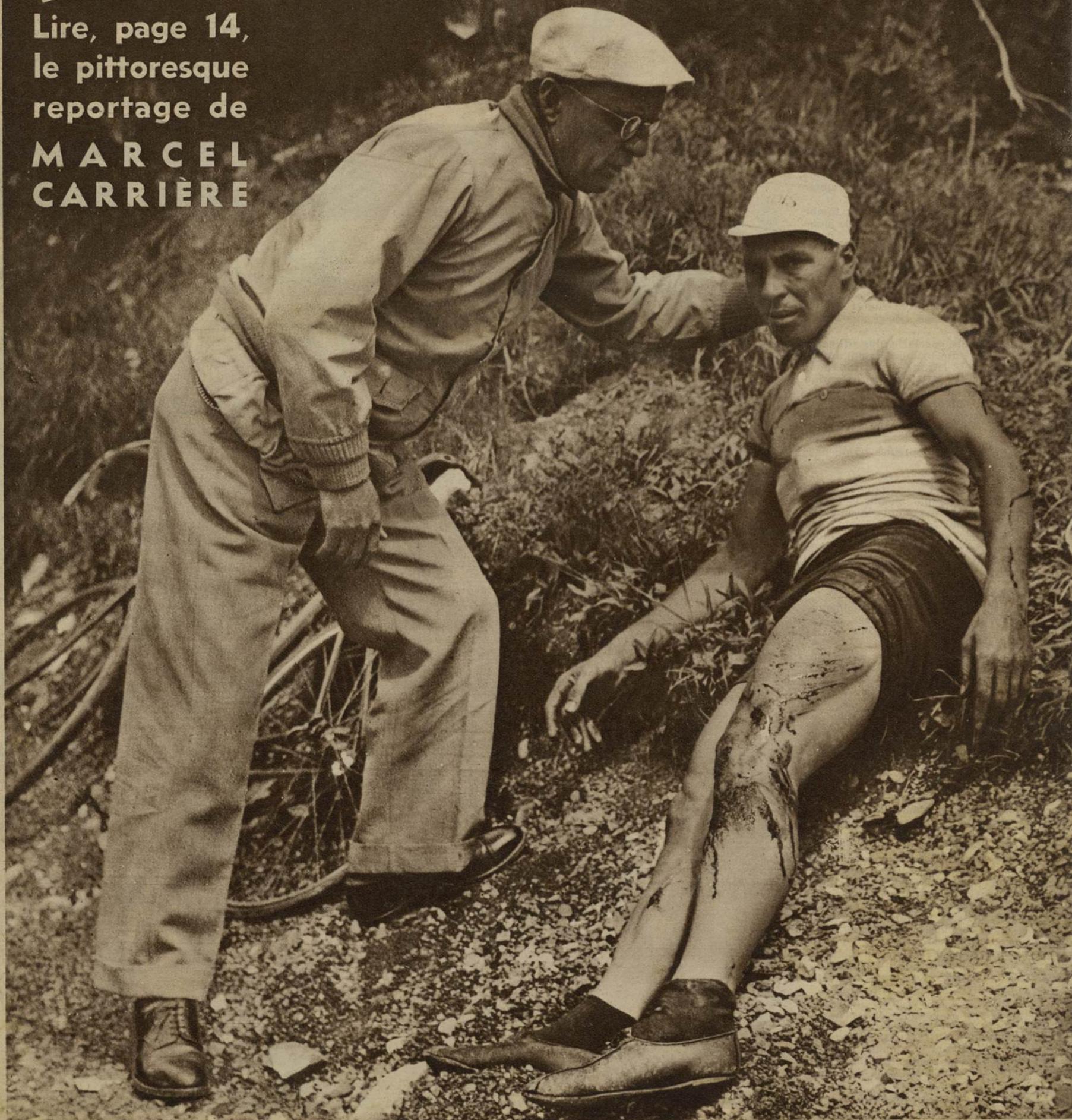
1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES  
18 Juillet 1935

DIRECTEUR :  
Marius LARIQUE

## LE TOUR DE FRANCE

Lire, page 14,  
le pittoresque  
reportage de  
MARCEL  
CARRIÈRE



16 9 19

# LE BRETON



un soir que madame était absente, j'eus la malheureuse idée de prendre un de ses renards argentés pour sortir. Cette nuit-là, au cinéma, j'ai rencontré un homme qui m'a fait la cour et auquel je n'ai pas su résister. Le matin, en me réveillant dans la chambre d'hôtel où j'avais été coucher avec lui, je me suis retrouvée, seule, dans le lit. Mon compagnon d'une nuit, profitant de mon sommeil, était parti, emportant la fourrure. Nul n'a voulu croire ce que je vous dis là. Madame m'a fait arrêter. Je me suis tu. Je ne savais pas me défendre. On m'a jetée en prison. Quelle honte !...

cellules, les couloirs, l'atelier, les préaux, l'odeur du crésyl, les réflexions équivoques de ses compagnes...

— Si l'es paumée, en sortant, va retrouver mon homme. Il s'occupe de « remonte », lui a dit une grande brune, au rire éraillé.

Et cette autre, cette petite voleuse à l'étagère, sa voisine d'atelier, qui lui a soufflé, un après-midi : « Je sors d'ici quinze jours après toi... Rendez-vous à mon hôtel, rue Rochecouart. Je te dorloterai comme ma petite femme. »

Mais elle a, heureusement, d'autres souvenirs. Elle me dit sa joie le jour de la libération de Mme Stavisky.

— Elle a bien souffert avec nous, dit-elle. Elle est très grande et, de rester assise toute une journée sur les petites chaises de l'atelier, cela lui brisait les jambes.

Et comme je lui demande de me donner plus de détails sur sa vie de prisonnière, elle me répond simplement :

— J'ai pleuré bien souvent en songeant à mon petit Jacques, à maman... Les sœurs n'ont pas été méchantes avec moi... Tout le restant, c'est du mauvais rêve...



En passant devant l'église Saint-Antoine, la petite Bretonne m'a quitté pour aller y faire une prière. Lorsqu'elle vint me rejoindre sous le porche, elle me demanda de l'accompagner dans le quartier du Champ de Mars, car elle voulait prendre chez son ancienne concierge les lettres que sa mère avait dû lui adresser depuis trois mois.

Il y avait des jours et des jours que j'étais à l'affût.

Et les voisins de la Petite-Roquette avaient fini par me repérer et par me montrer du doigt.

Cet individu qui, durant des heures, fixait la porte de la prison, et qui brusquement, à l'apparition de quelque libérée, s'engageait dans son sillage, ne pouvait être, à leurs yeux, qu'un louche personnage.

Pour tous ces braves gens, je ne pouvais être qu'un « infâme trafiquant » en quête de proies faciles.

Je souhaite que ce reportage leur tombe sous les yeux. Ils y apprendront que la jeune libérée qu'ils ont vue, tout à l'heure, en ma compagnie, n'est pas tombée entre les mains d'un « trafiquant de chair humaine », mais qu'elle a rencontré à l'instant décisif de sa vie, un homme, un ami, qui n'avait d'autre dessein que de reconforter une malheureuse que guettait la misère de la rue et d'autre but que de rendre à son village une enfant égarée...

S'il n'est, je crois, spectacle plus affligeant que celui d'une femme comparissant devant ses juges, et jetée ensuite en prison pour y expier sa faute, la scène de libération d'une jeune détenue est aussi bien émouvante. C'est, la plupart du temps, une épave que la prison rejette à la rue, presque sans argent, sans ami souvent, sans abri, sans appui...

Où vont-elles ? Que font-elles ? Que peuvent-elles devenir ?

J'ai voulu tenter l'expérience.

Mon premier contact avec Juliette Laguadec (1) a été très simple. Quand la lourde porte eût tourné sur ses gonds, quand elle se fût refermée sous la voûte assombrie de la vieille prison, j'ai vu s'avancer, timidement, entre deux massifs de verdure, la silhouette menue de la jeune Bretonne. Comme toutes les libérées, elle serrait sous son bras, contre son imperméable, un baluchon enveloppé de papier gris.

Je me suis approché d'elle, comme je l'avais fait tant de fois, sans succès, hélas ! J'ai débité mon petit discours. Cette fois, la chance me servait :

— Si votre offre de déjeuner, me répondit la jeune fille d'une voix douce, ne cache vraiment aucune mauvaise intention, j'accepte... Je suis si seule, si désemparée. J'ai besoin de tant de conseils que si je peux avoir confiance en vous, je vous réponds, oui...

Nous nous sommes éloignés de la prison, tandis que devant sa porte, une concierge, les bras croisés sur sa poitrine, me « fusillait » de ses yeux indignés.

La société venait de rendre une femme à la liberté. Maintenant, la pauvre fille était près de moi, assise au fond d'une salle de café et trempant dans une tasse fumante de café au lait de tendres croissants.

Juliette Laguadec était l'insignifiance même. Sans beauté, sans fard, son visage était terne, ses yeux sans éclat. Elle était coiffée d'une cloche de feutre noir, dont les bords relevés laissaient échapper des mèches de cheveux négligés. Ses attaches étaient fines, mais il y avait, jusque dans ses gestes, quelque chose de lourd qui décelait ses origines paysannes.

Elle pleurait doucement, avec un petit tic nerveux qui par instants faisait trembler ses lèvres minces et pâles. Sans transition, elle me racontait sa vie, sa lamentable histoire...

— J'ai vingt-sept ans, me disait-elle, et je n'ai connu que deux hommes dans ma vie. Le premier est un gars de chez nous. Il travaille à Paris. Il y a deux ans, cet homme m'a donné un enfant, mon petit Jacques. J'ai quitté mon village pour venir me placer à Paris. J'étais bien avec madame. Pourtant,



(1) Ce nom a été volontairement changé.

# RÉVÉ

Dans le métro, elle m'expliqua :  
— Maman ne sait pas que je suis allée en prison. Mon silence a dû l'inquiéter.

Aujourd'hui, je vais lui écrire longuement... Et mon petit Jacques... si vous saviez comme il est beau...

Elle ajoute, avec ce ton que prennent toutes les mères, même les plus déshéritées :

— Il a des petites menottes qui veulent tout toucher, tout caresser.

A notre arrivée dans la loge, la concierge grogna :

— Tiens, vous voilà, vous ? Pas trop décatie... Ça vous réussit la taule...

Puis, me dévisageant, et avec un sourire insolent :

— Déjà, un coquin... Eh bien, au moins, vous ne perdez pas de temps ! Qu'est-ce qu'il va vous voler, celui-là ?

Assis sur un banc, près de Juliette, j'ai lu les trois pauvres lettres d'une maman inquiète. Dans la première, il n'est question que du petit Jacques : il grandit, il fait ses dents, il commence à trotter. Dans la deuxième, la maman s'inquiète du silence de sa fille et réclame des nouvelles.

« Peut-être as-tu retrouvé, dans Paris, le père de l'enfant », écrit-elle. Dans la troisième lettre, la vieille paysanne lance un cri d'alarme.

« Ton silence, ma chère Juliette, me met à une cruelle torture. Que fais-tu ? Où es-tu ? Est-il possible que tu aies oublié jusqu'à ton enfant ? Ma pauvre fille, tu devrais tout dire à ta vieille maman. Si tu es

malheureuse, reviens. La maison l'est ouverte, et puis, avec le printemps qui s'annonce, il y aura du travail dans les champs, beaucoup de travail... »

Et la lettre se termine :

« Ton beau petit Jacquot, lui, commence à dire : m'man, m'man. »

La jeune libérée a relevé sa tête. Il semble que ces premiers balbutiements de l'être né de sa chair lui redonnent du courage. Elle veut écrire à sa mère. Elle veut travailler. Elle veut se sauver.

A la poste, elle me fait rédiger un télégramme :

« Mme Hortense Laguadec, bourg de S..., par Vannes (Morbihan) :

« Maman, fille retrouvée. Pardon. Lettre suit. De gros baisers pour Jacques. »

« JULIETTE. »

Avant de déjeuner, nous aurons le temps de faire quelques démarches. Elle veut sans perdre un instant s'attaquer au rude problème de la vie : trouver du travail, d'abord, une chambre bon marché, ensuite.

Elle est devenue plus loquace. Le quinqua que je lui ai offert a délié sa langue. Elle a honte, soudain, de se trouver près de moi, avec son vieil imperméable et son chapeau défraîchi. Elle avait songé « là-bas », en attendant de trouver du travail, à manger dans les soupes populaires, à dormir dans un asile de nuit... Bel apprentissage de la liberté !

— Ne serait-il pas mieux, lui dis-je, de retourner au pays, chez votre mère, près de votre petit ?



**Que de malheureuses, condamnées souvent pour une faute de jeunesse ou pour une peccadille, quittent la Petite-Roquette sans trouver de conseils ni d'appuis, et ne songent pas à la rédemption possible : le retour aux champs !**

Elle paraît surprise, comme si, de toutes les solutions, de tous les projets examinés pendant sa captivité, seul, ce retour à son pays natal n'a pas été envisagé. Mais elle est reprise par ses préoccupations immédiates.

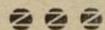
— Que va-t-on me répondre, dans les bureaux de placement ?

Au restaurant, les plats défilent sur la table.

— Ne vous inquiétez pas si je mange si peu. La prison m'a fermé l'estomac.

Elle réfléchit, puis reprend :

— Il y a plus de malheureuses qu'on ne croit, dans les prisons, allez, et qui, ne sachant où aller, à leur libération, ont dans la tête des idées de suicide.



La crise, le chômage... et pour trouver du travail, le seul papier de la prison attestant que Mlle Laguadec (Juliette), arrêtée pour vol, a purgé une peine de trois mois d'emprisonnement !..

Nous sommes tout d'abord allés voir une domestique, une ancienne camarade de Juliette. Démarche inutile. Elle avait quitté ses parents, il y a plus d'un mois.

Nous avons tenté notre chance dans un premier bureau de placement. Les demandes d'emploi étaient supérieures aux offres.

Dans une deuxième agence, l'employée note sur un grand livre le nom et l'adresse de Juliette, et déclare :

— Patientez. Ça peut demander dix jours comme un ou deux mois !

Deux mois, quand on a trente-cinq francs en poche !

Dans un troisième bureau de placement il y a une place libre. Une place de femme de ménage : quatre francs l'heure. Juliette décline une fois de plus son identité.

— Vos certificats, s'il vous plaît ?

— Je n'en ai pas, balbutie la pauvre fille. Mais je puis vous assurer que je suis dure à la tâche.

A ces mots, la dame de l'agence lève sur la jeune libérée un regard glacé. Juliette est pâle et figée.

— J'ai compris, mademoiselle. Il n'y a rien pour vous. Je vous plains beaucoup, mademoiselle, beaucoup, croyez-moi.

En redescendant l'escalier, Juliette pleure. Le soir tombe sur Paris. Les vitrines s'illuminent. Le crépuscule est doux. Dans la vapeur dorée de cette fin d'après-midi, au fond de la rue de Rennes, se découpe sur un ciel violet la silhouette écrasée de la gare Montparnasse.

— Allons, Juliette, regardez... La gare de chez vous... En partant cette nuit, vous seriez demain matin avec votre petit.

Sa main a serré fébrilement mon bras.

— C'est vrai... J'expliquerai à maman... Elle me pardonnera...

J'insiste. Je la sens céder. A 20 h. 30, un express quitte Paris pour Vannes. A l'aube, alors que le ciel s'éclaire des premiers rayons de soleil, le train s'élancera vers la lande bretonne, accrochant son écharpe de fumée blanche aux haies des champs.

Rester à Paris, n'est-ce pas pour cette malheureuse, encore et toujours la misère, et peut-être une nouvelle chute...

Nous marchons. Juliette me suit, docile.

Au guichet, je lui ai pris un billet pour Vannes. Nous sommes en avance. Nous nous asseyons sur un chariot de porteur. J'ouvre son paquet. Je jette la boule de pain noir sur la voie.

— Voilà. Cette fois, vous êtes vraiment libre.

Un coup de sifflet.

L'express démarre. Juliette, dans l'encadrement de la portière, me sourit, les yeux brillants de larmes.

— Bonne chance, Juliette.

Elle agite un mouchoir. Ses mains sont libres. Ses chaînes sont brisées...

Maurice AUBENAS.



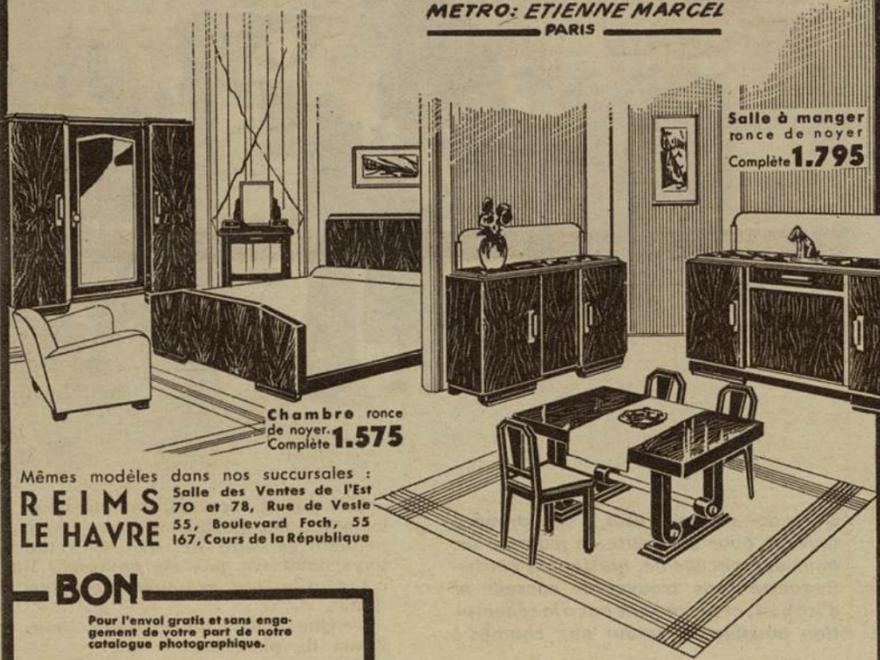


# LA GRANDE MAISON D'AMEUBLEMENT

Une seule adresse

## 67 Boulevard SEBASTOPOL 67

ANGLE DE LA RUE ETIENNE MARCEL  
METRO: ETIENNE MARCEL  
PARIS



Salle à manger ronce de noyer  
Complète 1.795

Chambre ronce de noyer  
Complète 1.575

Mêmes modèles dans nos succursales :  
**REIMS** Salle des Ventes de l'Est  
70 et 78, Rue de Veste  
**LE HAYRE** 55, Boulevard Foch, 55  
167, Cours de la République

### BON

Pour l'envoi gratis et sans engagement de votre part de notre catalogue photographique.

M .....  
rue .....  
Ville .....  
Dép' .....

66A

#### TOUS NOS AVANTAGES HABITUELS

Très grandes facilités de paiement — Transport gratuit à domicile dans toute la France — Reprise en compte de vos vieux meubles — Garantie illimitée — Remboursement du voyage CADEAU à tout acheteur.

### Très grandes facilités de paiement

# FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



# L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grand à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

### C'EST GRATUIT.

Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRAND, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger: Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0,90

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

#### 1re PARTIE : SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

#### 2me PARTIE : ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

#### 3me PARTIE : MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

#### 4me PARTIE : VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

#### 5me PARTIE : SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

# POUR TOUS

## DEUX PROCÈS

Il aura fallu une après-midi tout entière au tribunal correctionnel de la Seine pour rechercher si miss Joan Warner, la danseuse américaine, a commis le délit d'outrage public à la pudeur.

Si le ridicule tuait, la justice, de ce coup, serait morte. Mais le ridicule a cessé d'être meurtrier.

Pendant des heures, on a vu défiler, à la barre de la 10<sup>e</sup> Chambre, des écrivains, des artistes, d'illustres aviateurs. Tous, soit en té-

objectifs, complétés, pour la première fois au Palais, par l'enregistrement cinématographique, on ne pouvait se défendre de faire un parallèle.

A quelques mètres de la salle d'audience où Joan Warner était jugée, se trouve la 11<sup>e</sup> Chambre. Le repaire des financiers en difficulté avec le Code pénal, l'aboutissement des scandales contemporains, le local où finissent de s'étaler toutes les corruptions.

C'est là que comparait, en même temps que la blonde Américaine, Constantin Costachesco, un banquier roumain qui écuma l'éparagne.

A son procès, il y eut aussi un défilé de témoins, mais d'un autre genre qu'en face...

De pauvres femmes dépouillées, l'une portant sous ses voiles de crêpe le deuil d'un fils dont la ruine provoqua le suicide, des petites gens, pour la plupart...

Et l'on apprit alors que dix-sept plaintes avaient été déposées, il y a quelques années, contre l'escroc et qu'il avait bénéficié de dix-sept non-lieu. A la fin, la coupe avait débordé et les poursuites furent décidées.

Mais en avait-il fallu, du temps et des ruines nouvelles, et des cadavres de victimes, pour déclencher l'appareil judiciaire et une répression énergique !

A ce compte, on le voit, une danse qui ne peut offenser personne, dans un établissement dont les spectateurs ne sont pas, suivant le mot d'un témoin, « des premières communiantes », provoque plus rapidement l'intervention de la justice que les escroqueries d'un impudent filou.

Toutes les heures consacrées à juger Joan Warner eussent été mieux employées à d'autres poursuites.

Le temps perdu, dans ce domaine, ne se rattrape jamais.



La danseuse Joan Warner est assistée de son avocat M<sup>e</sup> Henry Torrès (à gauche).

moignant sur le spectacle lui-même, soit en donnant leur avis sur le procès, ont démontré qu'en 1935 il y avait une tâche plus urgente à accomplir que de poursuivre une danseuse, dont le procureur lui-même reconnaissait que les mouvements ne présentaient aucun caractère obscène.

Tout ce bruit parce qu'il a plu au vice-président d'une ligue de moralité de signaler le « scandale » à son président, qui n'était autre, à l'époque, que le garde des Sceaux.

Tandis que les débats de cette audience plutôt joyeuse se déroulaient, sous la fusillade des

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE.

### Au lit

Le président Rebrassier, qui dirigea les débats du procès Joan Warner, n'a pas un aspect particulièrement folichon. Avec ses longues moustaches grises, son air bourru, il évoque plutôt l'austère et digne magistrat de province. Par ailleurs, c'est la conscience même.

M. Rebrassier prononça une phrase qui fit pleurer de rire une salle déjà fortement excitée.

Comme M<sup>e</sup> Henry Torrès reprochait au Parquet d'avoir poursuivi une honnête danseuse, alors qu'il ne s'est jamais inquiété des vaudevilles où les acteurs jouent la scène classique de la chambre à coucher, le président l'interrompit :

— Oui ! Mais, dans un lit, on ne se met pas tout nu.

Explosion de rires. Alors, M. Rebrassier, un peu gêné et ne voulant point paraître en reste d'audace, ajouta :

— ... D'habitude ! ...

Cette fois, ce fut du délire.

### La vague de pudeur

La vague de pudeur déferla sur le Palais pendant que se jugeait le procès de la charmante miss Warner.

Des touristes étrangers se promenaient dans les couloirs : l'un d'eux, dont la chemise très échantonnée s'ouvrait sur une poitrine velue, fut « ramassé » par un garde, qui le pria de bou-tonner son col.

Ce n'était vraiment pas un jour à exhibition !

### Prévenance

On n'a pas oublié que, dernièrement, le caissier d'une banque parisienne dut à son prudent humour de tromper le flair des cambrioleurs. Sur la porte de son coffre-fort, il avait appliqué une pancarte portant cette inscription : « Inutile d'ouvrir, le coffre est vide ». Un matin, le facétieux caissier trouva son bureau en désordre. Les tiroirs étaient bouleversés ; les papiers gisaient en vrac sur le parquet. Des malfaiteurs étaient passés par là. Mais le coffre demeurait intact. Se fiant à l'avis placardé sur la porte, les cambrioleurs s'étaient



La blonde Joan Warner dans son numéro de danse.

bornés à répondre à l'humoriste par ces simples mots : « Vu. Merci. »

Si ingénieux que fût le caissier parisien, il n'avait pourtant pas innové.

A Nantes, il y a longtemps qu'un avis apposé au bureau du pont transbordeur invite les malfaiteurs à ne pas effectuer d'effraction de la caisse : « MM. les cambrioleurs, sont invités à ne pas se déranger. Il n'y a rien à prendre dans le kiosque. »

Jusqu'à présent, les mauvais sujets ont tenu l'inscription pour digne de foi.

### « Monsieur de New-York »

Le bourreau de Sing-Sing, Robert Elliot, dont le rôle consiste à brancher le courant sur la chaise électrique, est un placide bonhomme qui habite une modeste maison de banlieue et qui a l'aspect de quelque obscur employé de province. Lorsqu'il est appelé à Sing-Sing pour accomplir sa sinistre besogne, Robert Elliot a coutume de prendre un léger repas avant de gagner la chambre d'exécution.

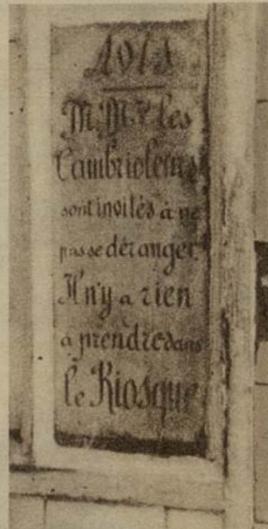
Quelques instants avant sa dernière électrocution, celle d'une femme, Mrs Eva Coe, condamnée à mort pour avoir assassiné son associé, Elliot « cassait la croûte » du meilleur appétit.

Eva Coe fut électrocutée dans la célèbre « chambre de mort » de Sing-Sing où deux femmes sont déjà montées avant elle sur la chaise fatale : Ruth Snyder, dont l'exécution causa jadis une si vive émotion, et Anna Antonio, qui mourut à moitié folle...

### La « vamp » du village

A la suite d'un article paru sous ce titre dans le numéro 347, nous recevons de M. Barbier, propriétaire de « l'Hôtel des Mineurs », à la Machine (Nièvre), la rectification suivante :

« ... Mon établissement est connu à la Machine et dans toute la région comme une maison très sérieuse et il est resté complètement étranger aux relations ayant pu exister entre M. Lacroix et Mme Colas »



Humoriste, le caissier prévenait les cambrioleurs.



Le bourreau Robert Elliot est un obscur bourgeois.

# NOTRE GRAND CONCOURS DE VACANCES

A compter de la semaine prochaine, en lisant DÉTECTIVE pendant vos vacances VOUS POUVEZ DEVENIR

# MILLIONNAIRE

## RÈGLEMENT

A compter du 25 juillet prochain, nous publierons chaque semaine le récit d'un fait divers qui se sera déroulé, au cours de la semaine précédente, dans une des régions de la France où le public a coutume de se rendre en vacances. Le lieu n'en sera pas déterminé et quelques erreurs de faits seront dissimulées dans le texte. A la suite de ce fait divers figurera le questionnaire suivant, auquel nos lecteurs sont invités à répondre :

- 1° — OU LE FAIT DIVERS CI-DESSUS S'EST-IL DÉROULÉ ?
- 2° — COMBIEN D'ERREURS CONTIENT-IL ?
- 3° — LESQUELLES ?
- 4° — QUELLE EST LA STATION DE VACANCES (thermale ou climatique, campagne, mer ou montagne) LA PLUS PROCHE ?

Les réponses devront nous parvenir, au plus tard, le jeudi suivant. Le timbre de la poste du départ devra porter la date du mercredi.

Dans le numéro suivant, c'est-à-dire deux semaines après la publication du problème, paraîtra la solution et le palmarès des prix. Puis, ces publications se poursuivront de semaine en semaine au même rythme. Exemple : la solution du 25 juillet sera donnée le 8 août, celle du 1<sup>er</sup> août le 15 août, et ainsi de suite jusqu'au 26 septembre, le dernier problème devant figurer dans le numéro du 12 septembre.

Avec chaque solution, nous indiquerons le nom et le numéro du grand régional auquel aura été emprunté notre fait divers problème. C'est ce compte rendu qui fera foi pour déterminer les erreurs contenues dans notre texte.

Dès maintenant, nous informons nos lecteurs que les grands quotidiens régionaux auxquels nous aurons recours, sans souci de leurs tendances, mais guidés seulement dans notre choix par leur importance et leur rayonnement dans les départements qu'ils desservent, sont les suivants :

*L'Echo du Nord*, pour les plages de la Manche situées au nord de la Seine ;  
*Le Journal de Rouen*, pour la vallée de la Seine et les plages de Normandie ;  
*L'Ouest-Eclair*, pour la Bretagne, le Maine et l'Anjou ;

*La Petite Gironde*, pour le Poitou et la côte de l'Atlantique entre la Gironde et la frontière espagnole ;

*La Dépêche de Toulouse*, pour les provinces du Languedoc et les Pyrénées ;  
*Le Petit Marseillais*, pour la Provence ;  
*L'Eclair de Nice*, pour la Riviera ;  
*Le Petit Dauphinois*, pour le Dauphiné et les Alpes de Savoie ;

*Le Lyon Républicain*, pour les stations d'Auvergne, du Bourbonnais, la Bourgogne et la Franche-Comté ;

*Les Dernières Nouvelles de Strasbourg*, pour l'Alsace ;  
*L'Eclair de l'Est*, pour la Marne, les Vosges, l'Est.

Il suffira donc à nos lecteurs de lire attentivement, chaque matin, le journal qui dessert le pays où ils se trouvent en vacances pour participer à notre concours avec toutes les chances de succès.

POUR DÉPARTAGER les concurrents qui auraient tous répondu exactement à nos quatre questions, ces deux questions supplémentaires seront posées avec chaque problème, mais il est bien entendu qu'elles n'interviendront pour l'attribution des prix qu'en cas d'ex æquo :

1° — DANS QUEL DÉPARTEMENT LE FAIT-DIVERS DE LA SEMAINE PROCHAINE SE DÉROULERA-T-IL ?

2° — QUAND SE PRODUIRA-T-IL (jour et date) ?

Au cas où aucun département n'aurait été exactement désigné, ainsi que pour la date, ce sont le département et la date les plus proches des lieux et des dates réels qui départageront les concurrents.

## NOTA

Pour permettre à nos lecteurs de participer aux huit problèmes hebdomadaires, qui formeront l'ensemble du concours, sans avoir à se procurer les journaux des régions autres que celles où ils séjournent, nous aurons soin de ne proposer à leur sagacité que des faits divers qui, transmis par les agences ou les correspondants, auront figuré dans les quotidiens parisiens d'information. Néanmoins, en vue des erreurs possibles que pourraient contenir ces derniers, c'est le compte rendu d'un des grands régionaux ci-dessus indiqués qui fera foi en dernière analyse.

## LES PRIX

### PRIX HEBDOMADAIRES

Chaque problème est doté de dix prix hebdomadaires :

- 1<sup>er</sup> Prix : DEUX BILLETS ENTIERS DE LA LOTERIE NATIONALE, pour un des prochains tirages ;
- 2<sup>me</sup> Prix : UN BILLET ENTIER DE LA LOTERIE NATIONALE ;
- 3<sup>me</sup> Prix : Un abonnement de UN AN à *Déetective* ;
- 4<sup>me</sup> Prix : Un abonnement de SIX MOIS à *Déetective* ;
- 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> Prix : DEUX volumes de la collection *Déetective* ;
- 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> Prix : UN volume de la collection *Déetective*.

Ces prix seront immédiatement attribués et adressés à leurs bénéficiaires dès la publication, dans *Déetective*, de la solution du problème correspondant.

Nous publierons le nom des lauréats, sauf indication contraire de leur part.

### GRAND PRIX des VACANCES

L'ensemble de nos huit prix hebdomadaires formera lui-même un GRAND PRIX qui sera attribué au lauréat qui, ayant participé à nos concours hebdomadaires, aura totalisé le plus grand nombre de points. Dans ce total, chaque premier prix comptera pour dix points, le second pour cinq, les troisième et quatrième pour deux points et les suivants pour un point.

Ce GRAND PRIX est doté d'une prime unique de :

UN CARNET ENTIER, soit DIX BILLETS DE LA LOTERIE NATIONALE.

Il sera proclamé le 26 septembre 1935, en même temps que la solution du dernier problème hebdomadaire.

### UNE INNOVATION DE DÉTECTIVE

#### NOUS GARANTISSONS GAGNANTS

tous les billets qui seront attribués aux lauréats du concours de vacances.

En effet, tous ceux de ces billets qui n'auront pas remporté de lot au tirage de la Loterie Nationale

SERONT RACHETES PAR NOUS à leur valeur d'émission.

Le premier fait divers problème de notre GRAND CONCOURS DE VACANCES paraîtra à cette même place, dès notre prochain numéro, qui portera la date du jeudi 25 juillet.

### ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES ..... 65. » 35. »  
ÉTRANGER (TARIF A) ..... 85. » 45. »  
ÉTRANGER (TARIF B) ..... 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective"

# PARTOUT

## VOILA CENT ANS

### Le mariage d'un fantôme

Le sieur Corbett, resté veuf à l'âge de quarante ans, était venu habiter une petite maison non loin d'Yvetot. Dans la nuit du 11 au 12 juillet 1835, il dormait paisiblement dans sa demeure quand, tout à coup, les aboiements furieux de Milord, son fidèle chien de garde, le réveillèrent en sursaut. Les hurlements du chien étaient, en effet, extraordinaires et devaient annoncer l'approche ou la présence, près de l'habitation isolée, de quelque chose d'étrange et de redoutable.

Le veuf ne craignait pas les voleurs, même en bande. Il se lève en hâte, prend son fusil, ouvre sa porte. Milord accourt se jeter dans ses jambes pour s'y blottir. La peur du chien était inexplicable. Corbett regarde dans la nuit, inspecte son jardin, prête l'oreille... Rien ! Si ce n'est la brise qui agite doucement les branches des arbres et le bruit d'un alambic qui bout à petit feu dans une cave voisine dont la porte est grande ouverte. Pourtant les cris du chien ont été trop significatifs pour que Corbett abandonne ses recherches.

Soudain, le veuf voit s'élever, au-dessus de la haie qui borde son jardin, un grand fantôme blanc.

Le fantôme, lentement, enjambe la haie et s'approche de la porte de la cave. A ce moment, Corbett, revenu de sa légitime frayeur, épaule son arme et demande :

— Si tu viens de Dieu, parle ! Si tu viens du Diable, détale ! Sinon, je tire !...

Mais le spectre demeure immobile :

— Malheureux ! répond-il d'une voix sépulcrale, je suis l'âme de ta défunte femme. Ne me reconnais-tu pas ? Je reviens ici-bas pour que tu n'épouses pas la fille A... à qui tu fais la cour ; c'est une catin, indigne de partager la couche que j'occupais avec toi de mon vivant. Une seule peut me remplacer : c'est « la Bertrande », bonne ménagère, et

veuve comme toi. Songe bien à ce que tu viens d'entendre. Sans quoi, gare !...

Impatiente de ces menaces, Corbett, après une dernière injonction, appuie sur la gâchette de son fusil. Le fantôme, touché à la hauteur de l'épaule, pousse un cri horrible, rejette au loin le drap qui l'enveloppe et Corbett voit une femme, en chair et en os, descendre en chancelant dans la cave, où il l'entend s'affaler contre un casier à bouteilles. Affolé, il rentre précipitamment chercher un bougeoir et s'empresse de porter secours à la malheureuse qu'il vient de blesser, de tuer peut-être !



Un bougeoir à la main, Corbett porte secours à « la Bertrande » qu'il a blessée.

Il se penche sur le corps inanimé. Du bras droit le sang ruisselle. Cette femme, c'est la veuve Marie Bertrand, surnommée « la Bertrande », une quinquagenaire un peu fantasque, qui, chaque samedi, vient faire le ménage et laver le linge du rentier.

Que pensez-vous qu'il advint ? Marie Bertrand était durement touchée, mais elle en réchappa. Elle ne porta pas plainte. Les torts étaient partagés. Et Corbett, pour se faire pardonner sa peur meurtrière, suivit les conseils du fantôme : il épousa la Bertrande.

### Un frère

Jeudi dernier, c'était l'épilogue de l'affaire Frogé.

La Cour de cassation examinait le pourvoi de l'intendant. Dans la salle aux lambris d'or, les graves magistrats écoutaient la plaidoirie de M<sup>e</sup> Morillot, les conclusions de l'avocat général Caous.

Pas de public ; une atmosphère de recueillement solennel... Seul, derrière M<sup>e</sup> Morillot, un homme suivait avec un intérêt angoissé les débats où se jouait le sort de son frère : M. Christian Frogé, représentant l'espoir d'une famille qui croit passionnément à l'innocence d'un des siens.

Cet espoir a été déçu : la Cour a cru devoir rejeter le pourvoi.

### Les méfaits de la canicule

Deux jeunes filles de Chicago, miss Lillian Johnson et miss Jennifer Clayton, débarquèrent récemment à New-York qu'elles visitaient pour la première fois. Sans se douter des décrets draconiens lancés par les édiles de l'Etat de New-York contre la moindre infraction à la pudeur, les deux gracieuses touristes se rendirent au Central Park, le plus élégant jardin public de la ville, vêtues de culottes de matelot et de maillots de bain largement échancrés dans le dos, au fond très « à la page ». Un policeman vint aussitôt leur dresser procès-verbal. Néanmoins, les représentants de l'ordre se montrèrent fort perplexes lorsqu'il s'agit de définir le délit.

En effet, il n'existe en Amérique, pour bannir ce genre d'exhibitions estivales, que la réglementation des plages et les décrets contre les baigneuses impudiques. Or, miss Johnson et miss Clayton purent affirmer au juge, en toute sincérité, qu'elles ne se rendaient à aucune plage et qu'elles n'avaient aucune intention de prendre un bain de mer... en plein centre de New-York.

Le magistrat, bon enfant, les relâcha, en leur conseillant toutefois de se vêtir un peu plus.



M. Christian Frogé et M<sup>e</sup> J.-C. Legrand (à droite).



La canicule provoque des exhibitions estivales.



L'ex-star Olga Gray (à droite) est devenue avocate

### De l'écran au prétoire

C'est sous le nom d'Olga Gray que miss Anna Zacek connut une gloire éphémère à l'écran, au début du cinéma. Aujourd'hui, ayant quitté les studios pour le barreau, elle est devenue une brillante avocate, dont le visage patétique, plus peut-être même que les plaidoiries, impressionne les jurés.

Miss Zacek a récemment occupé le banc de la défense dans une affaire sensationnelle — le procès d'une jeune fille de bonne famille, miss Gladys Carter, accusée de meurtre.

Les traits expressifs de l'ex-star reflétaient toute la gamme des émotions, des espoirs et des craintes, et les débats ressemblaient étrangement à une scène tournée dans un studio et à laquelle il ne manquait que les sun-lights.

### Prophétie

Howard Carter Dickinson, un des plus réputés avocats de New-York, et neveu de l'illustre magistrat Hugues, vient de trouver la mort dans des circonstances tout particulièrement tragiques, ayant été traqué et assassiné par un nommé Schweitzer et deux femmes, ses complices. Schweitzer, un gangster depuis longtemps recherché par les autorités, fut arrêté quelques jours après avoir tue Dickinson. Il avoua avoir assassiné l'infortuné avocat dans le but de le dévaliser, étant persuadé qu'il portait sur lui une importante somme d'argent ; or, il ne découvrit dans les poches de sa victime que 150 dollars. Dickinson, qui avait été mortellement blessé mais qui respirait encore, eut la force de murmurer en tournant la tête vers ses agresseurs :

— Eh bien ! mes gaillards, vous avez commis là la plus belle gaffe de votre vie !

Schweitzer, agacé par ces paroles, acheva le blessé d'un coup de revolver, mais la prophétie du mourant ne tarda pas à se réaliser, car les trois meurtriers tombèrent entre les mains de la police.

# LA "TERREUR"

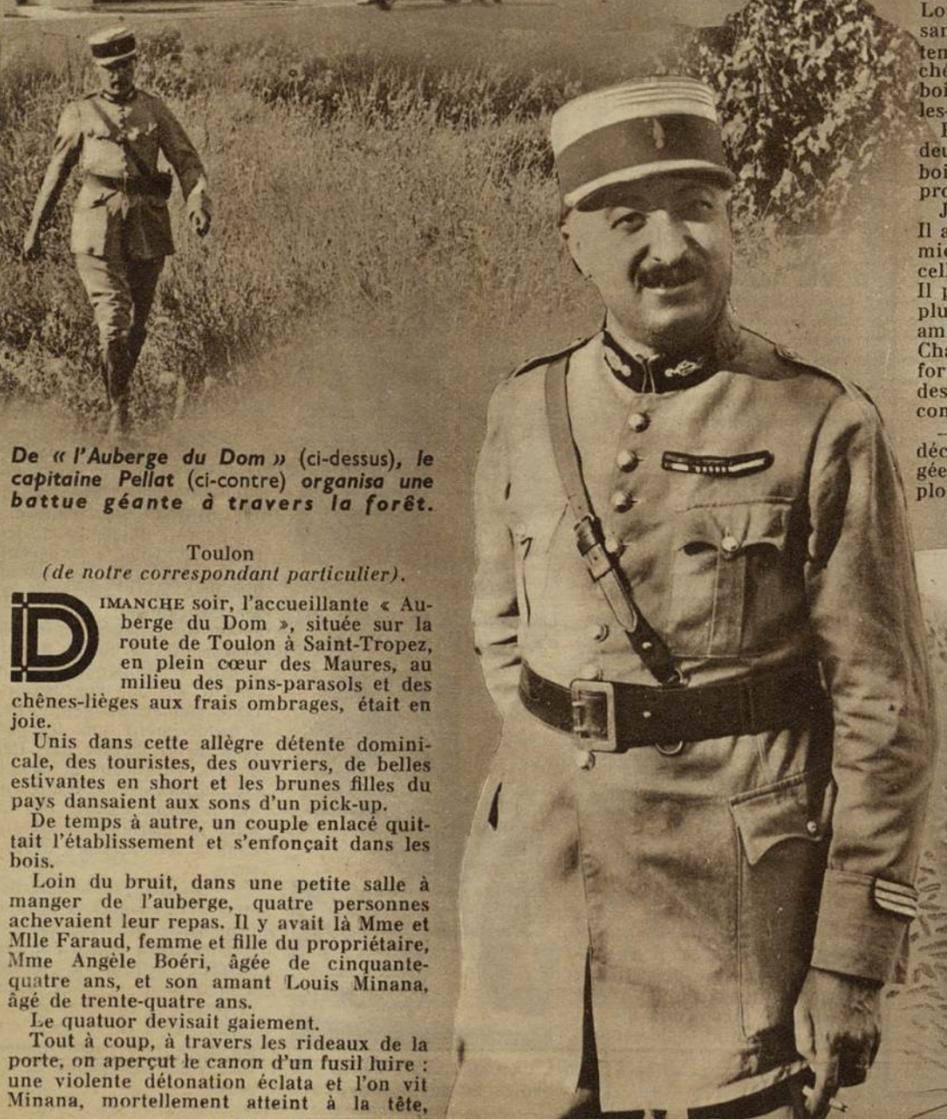


Jean Lantéri, un récidiviste des plus redoutable.

Deux cadavres s'abattirent sur le parquet de la salle à manger.

Louis Minana (ci-contre) était fort estimé dans la région.

# DES MAURES



De « l'Auberge du Dom » (ci-dessus), le capitaine Pellat (ci-contre) organisa une battue géante à travers la forêt.

Toulon  
(de notre correspondant particulier).

**D**IMANCHE soir, l'accueillante « Auberge du Dom », située sur la route de Toulon à Saint-Tropez, en plein cœur des Maures, au milieu des pins-parasols et des chènes-lièges aux frais ombrages, était en joie.

Unis dans cette allègre détente dominicale, des touristes, des ouvriers, de belles estivantes en short et les brunes filles du pays dansaient aux sons d'un pick-up.

De temps à autre, un couple enlacé quittait l'établissement et s'enfonçait dans les bois.

Loin du bruit, dans une petite salle à manger de l'auberge, quatre personnes achevaient leur repas. Il y avait là Mme et Mlle Faraud, femme et fille du propriétaire, Mme Angèle Boéri, âgée de cinquante-quatre ans, et son amant Louis Minana, âgé de trente-quatre ans.

Le quatuor devisait gaiement.

Tout à coup, à travers les rideaux de la porte, on aperçut le canon d'un fusil luire : une violente détonation éclata et l'on vit Minana, mortellement atteint à la tête,

s'affaisser sur Mlle Faraud, assise à ses côtés.

Puis, un homme grisonnant apparut dans l'encadrement de la porte. Dirigeant alors son arme sur Mme Boéri, il tira une seconde fois. La charge atteignit en plein dos la malheureuse, qui s'abattit le visage contre terre.

Ce drame brutal fut si rapide qu'il ne permit pas aux personnes présentes d'intervenir utilement. D'ailleurs, l'assassin, profitant de l'émotion, se retira précipitamment et s'enfuit dans la direction de Collobrières.

On devait constater, par la suite, que celui-ci, avec une ruse de Sioux, avait enlevé ses chaussures afin d'étouffer le bruit de ses pas, et que, caché dans un buisson à proximité de l'auberge, il avait épié les faits et gestes de ses victimes, attendant le moment propice pour accomplir son forfait.

Malgré la promptitude de sa fuite, diverses personnes avaient pu identifier l'assassin. C'était un transalpin, Jean Lantéri, âgé de soixante-deux ans. Ce dernier était venu en France tout jeune. Il fut expulsé à la suite de plusieurs condamnations. Comme beaucoup d'autres, Lantéri s'obstinait pourtant à demeurer dans notre région.

Il habita successivement Hyères, Nice, la Londe, Toulon et Bormes. Il eut à répondre devant le tribunal correctionnel de plusieurs infractions aux arrêtés d'expulsion qui le frappaient. La dernière condamnation, remontant à un mois, valut à Lantéri une peine de quinze jours de prison.

Tour à tour ouvrier agricole, maraudeur, braconnier, Lantéri était considéré par

Pieds nus, l'assassin continuait sa course folle à travers le maquis. Vers deux heures du matin, Lantéri avait frappé à la porte d'une cabane, située aux Cônes, habitée par un charretier, M. Auguste Fenouil.

— Donnez-moi des cartouches, lui dit Lantéri.

Et comme M. Fenouil s'étonnait d'une pareille démarche à une heure aussi indue, l'assassin lui répondit :

— J'ai repéré un sanglier et j'ai peur de ne pas avoir assez de munitions.

Le charretier éconduisit le fuyard et Lantéri s'éloigna en maugréant.

Mais la gendarmerie fut prévenue de cette visite insolite, et, à l'aube, le capitaine Pellat organisa une battue, afin de retrouver le criminel. Diverses équipes s'étaient constituées avec l'aide de citoyens de bonne volonté. Une de celles-ci était composée de M. Pellat, des gendarmes Dubois et Laurent, de la brigade de Bormes, du chef Mari et du gendarme Rabut, de la brigade de la Londe, du gendarme Capelle, de Toulon, et d'un cultivateur, Jean Laugier, connaissant parfaitement la région.

Après avoir exploré vainement, pendant plus de deux heures, les buissons de la forêt, M. Laugier releva des traces de pieds nus dans un sentier. La petite troupe suivit pas à pas, pendant près de quatre kilomètres, les empreintes laissées par Lantéri. Puis les traces disparurent. On fouilla à proximité, mais on ne découvrit rien. Les poursuivants se trouvaient à ce moment au quartier des Référénciers, sur la ligne de crête qui s'étend de Bormes à Collobrières.

Tout à coup, M. Laugier, qui se tenait à quelques mètres du capitaine Pellat et du gendarme Capelle, vit, au ras du sol, un

On inhuma les deux amants dans le petit cimetière de Bormes-les-Mimosas.

tous les habitants de cette splendide région des Maures comme une « terreur ».



Angèle Boéri avait connu Lantéri, il y a quelques années. Elle était devenue sa maîtresse. Elle avait ainsi partagé l'existence vagabonde de son compagnon jusqu'au mois de janvier 1935.

A cette époque, lasse de cette vie dissolue et précaire, elle le quitta pour se mettre en ménage avec un jeune bûcheron, Louis Minana, excellent travailleur et jouissant de l'estime générale. Il y a quelque temps, Minana et son amie furent embauchés par M. Saint-Georges, commerçant en bois, quartier Barral, commune de Bormes-les-Mimosas.

Pour la commodité de leur travail, tous deux s'installèrent dans une cabane en bois construite au milieu de la forêt, à proximité de « l'Auberge du Dom ».

Jean Lantéri supportait mal cet abandon. Il avait juré d'en tirer vengeance. Son premier soin avait été de retrouver la trace de celle qu'il considérait comme une infidèle. Il put facilement découvrir sa demeure et, plusieurs fois, il vint relancer son ancienne amie, la suppliant de revenir avec lui. Chaque fois, il s'était heurté à un refus formel. C'est alors qu'il arriva à proférer des menaces de mort contre Mme Boéri et contre son nouvel ami.

— Je vous tuerai tous les deux, avait-il déclaré. J'ai vingt-quatre cartouches chargées de chevrotine ; ce sera bien rare si les plombs ne vous séparent à jamais.

Une balle claqua et, dans un trou couvert de branchages, on découvrit l'assassin, raide mort.

canon de fusil émerger, et entendit la voix de Lantéri, semblant sortir d'outre-tombe, qui lui criait :

— Va-t-en vite ou je te descends.

Sans hésiter, le brave homme épaula son arme de chasse et tira dans la direction de l'assassin. Une détonation, un cri, puis, à nouveau, ce fut le silence.

On se précipita et, dans un trou recouvert de branchages, on découvrit le corps de Lantéri qui venait de rendre le dernier soupir.

Justice était faite.

Le matin du drame, les deux amants s'étaient rendus à Hyères pour y faire des emplettes ; puis, vers dix-huit heures, ils étaient revenus à « l'Auberge du Dom ». Tous deux s'étaient assis à la terrasse de l'établissement donnant sur la route et avaient commandé des consommations. Ils s'y trouvaient depuis dix minutes environ quand apparut Lantéri, un sac sur l'épaule, et qui venait de la direction d'Hyères.

Son premier mouvement, en apercevant le couple, fut de s'approcher de lui, l'injure aux lèvres.

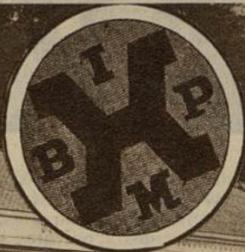
Après un échange de mots aigres-doux, les deux hommes en vinrent aux mains. Et, si l'on s'en rapporte aux témoins du pugilat, Lantéri eut le dessous. Sans rien dire, il se releva, reprit son sac et, quittant la route, il s'enfonça dans les bois.

Quant au couple, il s'était vite remis de l'émotion causée par cette bagarre et Minana, comme diversion, engagea avec quelques amis une partie de boules. Ce devait être sa dernière.

Les cadavres des deux victimes de « la Terreur » des Maures ont été inhumés dans le petit cimetière de Bormes où, chaque printemps, les mimosas célèbreront la mort des amants en embaumant leur tombe sous des jonchées de fleurs d'or.

Léon CONIL.

# LES GUETTEURS SILENCIEUX



Le Pavillon de Breteuil est installé aux portes de Paris, dans le parc de St-Cloud. L'insigne du B. I. P. M. (ci-dessus et ci-dessous) figure le prototype de l'éta- lon-mètre international.

**P**OUR les amateurs de romans policiers, le problème du local clos représente le fin du fin du Mystère. Comment un assassin est-il parvenu à commettre un crime dans une pièce hermétiquement close où il était impossible de pénétrer, d'où il était impossible de sortir. Quantité d'écrivains ont fourni des solutions diverses.

Eh bien, j'ai eu récemment l'occasion de visiter un local clos. Un vrai. Il s'y trouve peut-être davantage de détectives qu'il n'y a de policiers dans les bâtiments de la Police Judiciaire. Et quels étranges détectives ! C'est que l'ennemi que l'on guette, auquel il faut à tout prix interdire l'entrée, est autrement subtil et dangereux que tous les criminels présents, passés et futurs ! C'est aussi que l'enjeu en vaut la peine...

Si l'ennemi entrerait, savez-vous ce qui se passerait ? On verrait bientôt après, sans en comprendre la cause, les avions tomber comme des mouches, les bolides de tous les Sir Malcom Campbell du monde se retourner soudain sur toutes les pistes de toutes les « Daytona Beach » de la terre. Sans raison apparente, les navires sombreraient, les locomotives se cabreraient, se renverseraient dans des hullements. La catastrophe serait universelle. Tout ce que meurent l'électricité et la vapeur rentrerait sans crier gare, avec pertes et fracas, dans l'immobilité. Votre montre s'arrêterait dans votre gousset ; votre thermomètre...

Mais pénétrons dans le Local Clos. Car on peut y pénétrer. Et en sortir. Avec la plus grande facilité. Ce n'est pas à vous que ce local est interdit, mais à l'ennemi de la science.

Ce local se trouve aux portes de Paris, à Sèvres, dans le parc de Saint-Cloud, sur une éminence. Il s'appelle le Pavillon de Breteuil, ou Bureau International des Poids et Mesures. Le bâtiment est double. Il comprend le Pavillon proprement dit et l'Observatoire, où sont installées les salles de laboratoire.

M. Pérard, le sous-directeur du Bureau International, m'accueille, m'écoute, avec cette indulgence à l'égard des profanes, qui est la marque des vrais savants.

La salle est immense. Une vaste table ovale, recouverte d'un tapis vert au ton passé, en occupe le centre. Des sièges sont rangés autour. Sur la table repose un impressionnant registre portant cette inscription :

## CONVENTION DU METRE

Liste des Etats ayant adhéré à la Convention.

On sait que c'est au Pavillon de Breteuil que se trouvent le mètre et le kilogramme, types auxquels sont comparés périodiquement tous les autres mètres et kilogrammes nationaux du monde. La Convention du mètre compte à l'heure actuelle 31 Etats adhérents avec une population de 717 millions d'habitants.

Je respire une odeur de livres anciens, de vieux cuir. Une odeur de science, si j'ose ainsi m'exprimer.

Tous les deux ans, me dit M. Pérard, une conférence réunit les délégués des Etats qui ont adhéré à la Convention. Leurs travaux consistent en comparaisons, vérifications...

Songez que la comparaison de deux règles nécessite deux mois d'études assidues... Lorsqu'il s'agit de rechercher des différences au cent millionième...

Je me représente ces hommes de science qui viennent des parties les plus reculées du globe. Avec sollicitude, l'un apporte de son pays un mètre, un autre un kilogramme. Durant le voyage, ils n'ont pas quitté du regard leur précieux colis.

Il me semble vivre une scène imaginée par Jules Verne. Ces hommes dont c'est la vie de mesurer l'infiniment petit, de peser l'infiniment léger, que disent-ils ? Ils disent :

— Le kilogramme numéro 22 a été trouvé de 0 mg. 03 plus faible qu'autrefois...

— Les règles 26 et T3 se sont allongées respectivement de 0 micron 38 et 0 micron 36.

Un micron vaut un millième de millimètre.

Mais, ces histoires de microns, de variations au cent millionième, est-ce tellement important ? Voici la réponse. Elle tombe de la bouche de l'un de nos savants :

— L'exemple fameux du mètre numéro 30, dont l'équation s'est retrouvée pratiquement inchangée en dépit des rudes traitements subis au cours de la retraite de l'armée serbe...

Vous avez bien lu... Au cours de la retraite... Lors de la grande guerre, l'Autriche envahit la Serbie... Les troupes se replient, abandonnant à la destruction les trésors d'art du territoire. Mais elles emportent le mètre national. Et, sans doute aussi, le kilogramme...

— Nous allons passer à l'Observatoire, propose M. Pérard.

Par la porte, le plus simplement du monde, nous pénétrons dans le Local Clos.

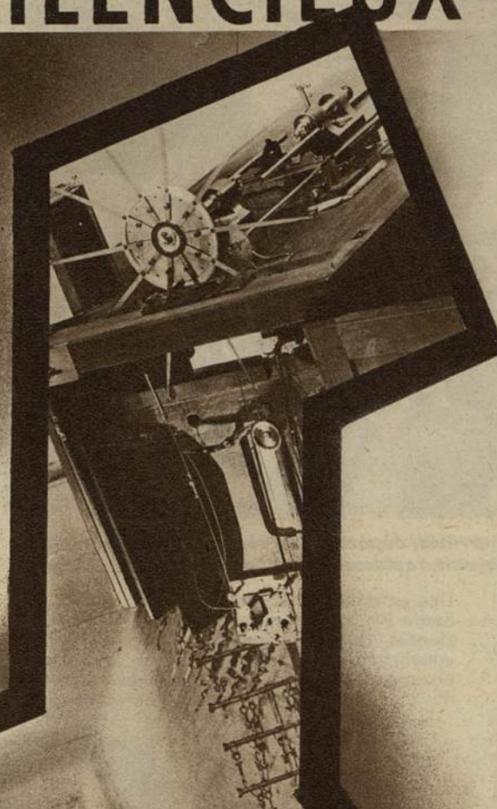
De l'œil, je cherche les détectives. Je ne les vois pas. Ils sont là, cependant, à l'affût. Ce sont des détectives mécaniques. Et l'ennemi de la science non plus, n'est pas un homme. Il s'appelle : variation de température.

La variation de température, en dilatant ou contractant les corps, fausse les calculs. La condition première de toute opération de mesure est donc une température constante. Quelles sont les précautions prises par la science, vous allez en juger.

Sous la conduite de mon guide, je traverse des pièces garnies d'appareils extraordinaires installés sur des piliers qui trouent l'immeuble et reposent directement sur le roc de la colline — ceci afin d'éviter les trépidations.

Balance de Rueprecht, balance de Bunge, comparateur automatique du colonel Hartmann, machine à diviser la ligne droite...

Je contemple des appareils d'une délicatesse inouïe, avec des ressorts frêles comme des fils d'araignée, des spires délicates comme des volutes de fumée, des roues dentées aussi minces que des feuilles de papier à cigarettes. A quoi servent-ils ? A peser de la musique ? A mesurer des émanations fluidiques ?



La base géodésique de contrôle (ci-dessus) est cachée dans les caves du pavillon. De part et d'autre : d'étranges machines à comparer et vérifier le mètre.

Voici le dilatomètre Fizeau. Il est surmonté d'une enveloppe de cuivre rouge entourée d'une gaine de verre qui se trouve elle-même à l'intérieur d'une cloche de cuivre garnie de feutre, le tout entouré d'une caisse de zinc à double enveloppe. Là-dessus, blotti, l'objet à étudier : une rondelle de métal du diamètre et de l'épaisseur d'un sou !

Les salles sont entourées de murs épais constitués par deux enveloppes qui séparent une substance mauvaise conductrice de la chaleur. Elles reçoivent la lumière par des lanternes élevées, isolant une sorte d'entonnoir pris dans un grenier de trois mètres de hauteur. Des jeux de glaces sont installés de telle sorte que les rayons du soleil ne pénètrent jamais dans les salles.

Pas d'issue, par conséquent, pour la variation de température ?

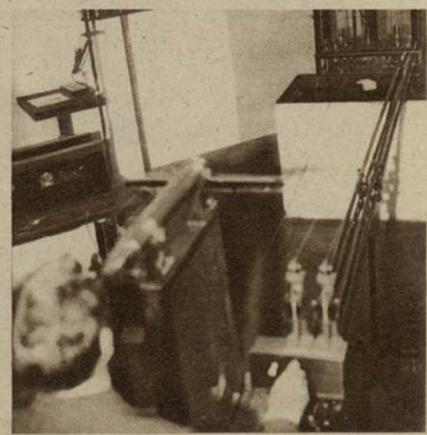
Si ! Il en est une !

Dans les salles interdites, la variation de température pénètre, pour ainsi dire, à califourchon sur les épaules du savant.

Car le savant, tout savant qu'il soit, n'est pas un pur esprit. Comme vous et moi, il est pétri d'un limon qui, par la grâce de la vie, se maintient à une température d'environ 37 degrés centigrades. Il augmente la chaleur de la salle.

Qu'à cela ne tienne ! Cet inévitable accroissement de chaleur, on le calcule et, pendant l'absence de l'opérateur, on remplace sa chaleur par celle d'une petite flamme de gaz.

La balance de Rueprecht est enfermée dans une cage de verre.



De sorte qu'il n'y a plus accroissement, c'est-à-dire variation, mais température constante. Ce que l'on souhaitait.

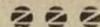
Autre difficulté : une flamme de gaz, cela ne se déplace pas. L'observateur, lui, se déplace. Dans les laboratoires, le savant est un foyer de chaleur ambulant. Par conséquent, selon qu'il se rapproche de tel ou tel appareil, il l'influence. Infiniment peu, évidemment, mais c'est trop, déjà. Cela signifie : variation. Et la variation n'a pas droit de cité, ici.

Que fait-on ? Prenons, par exemple, la balance de Rueprecht. Inutile d'être à proximité pour l'utiliser. La balance est enfermée dans une cage de verre. Ses divers organes sont commandés par des tringles que l'on actionne de l'extérieur à l'aide d'un volant. Automatiquement, les plateaux s'abaissent, les poids sont soulevés. Quelle longueur, ces tringles ? Plusieurs mètres !

Distance suffisante pour que la proximité de l'observateur n'influence pas la balance. Décidément, le local est parfaitement clos à la variation de température. Cependant — il faut tout prévoir — si elle entrerait, néanmoins ?

En ce cas, il y a les détectives. Ici, là, partout — invisibles.

Perpétuellement en alerte, rien ne leur échappe. Ce sont les thermomètres enregistreurs. Si la plus infime modification dans l'état de l'atmosphère venait à se produire, ils la signaleraient. Si, nuitamment, quelqu'un parvenait à s'introduire dans l'une des salles, les savants, consultant l'enregistreur, le lendemain, sauraient qu'il s'est passé là quelque chose d'insolite et situeraient sans peine l'heure et la durée du fait. Même un homme invisible ne pourrait se tenir caché là sans être dénoncé par les infatigables guetteurs : sa chaleur naturelle le trahirait !



C'est que, si l'infiniment petit et l'infiniment léger ne se trouvaient pas soumis à cette surveillance incessante, l'épicier qui pèse un kilo de pommes de terre, le drapier qui mesure un coupon continueraient certes d'exercer leur commerce, mais l'industrie de précision deviendrait impossible.

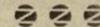
C'est parce que, tous les deux ans, des hommes venus des régions lointaines de la planète, portant qui un kilo, qui un kilo, se réunissent au Pavillon de Breteuil autour d'une table ovale, et disent :

— La règle numéro 22, du Japon, a subi une dilatation de l'ordre de...

— Le kilogramme numéro 21, du Mexique, est allégé de...

que cette civilisation est ce qu'elle est. Autrement, dans les mesures, une anarchie s'introduirait, qui conduirait notre science moderne à la faillite. Fin du progrès mécanique ; mort de la machine...

Plus d'avions, plus de locomotives, plus d'automobiles... Plus de télescopes, ni de microscopes : aucun moyen de suivre, dans les abîmes du ciel, la course des astres, ni, dans une goutte d'eau — cet autre abîme — la monstrueuse prolifération bacillaire...



Quelque part, en un lieu secret, les prototypes internationaux, entourés de leurs témoins, sont enfermés dans un coffre-fort. Le mètre est dans un étui de velours rouge, le kilogramme sous double cloche. Le mètre a deux témoins, le kilogramme en a trois.

Environnés de guetteurs silencieux, parfaitement préservés contre toute action extérieure, sous la protection de la température constante, ils sont là, pareils à des idoles.

L'accès à ce lieu, où tout est silence, immobilité, immutabilité, est défendu par une série de portes successives.

Les clés de la première porte sont entre les mains du délégué de New-York. Celles de la deuxième porte sont entre les mains du délégué de Buenos-Aires. Celles de la troisième porte...

Pierre VÉRY.

Seul, au milieu de ces engins modernes, subsiste un baromètre démodé.





Par centaines, les trafiquants furent raflés, arrêtés, déportés... Après vingt ans d'impunité, la puissance du Milieu en Argentine décroissait rapidement et allait finir par s'écrouler.

## XV. — LA DÉBACLE OU LE BILAN DE L'AVENTURE<sup>(1)</sup>

Ce fut la débacle...

La tempête ébranla les colonnes du Temple et en chassa les marchands... Le mur d'argent, sur lequel les trafiquants de femmes avaient égayé leur sécurité, s'écroulait. Le Milieu, dont l'empire, en Amérique du Sud, n'avait cessé, vingt ans, de s'étendre, voyait poindre, tout à coup, le crépuscule de sa puissance...

Voyez-vous, me disait Lucien, même les plus avertis, même les plus clairvoyants n'y croyaient pas. Tant de fois, on avait annoncé la grande raffe, la grande expulsion, le grand exode, qu'on avait fini par en sourire. Les vieux pionniers des Amériques avaient beau nous démontrer qu'une telle impunité était exceptionnelle, que successivement l'Amérique du Nord, le Mexique, le Venezuela, Panama, la Havane avaient chassé les trafiquants et leurs femmes, que le tour de l'Argentine, fatalement, devait suivre, nous n'étions pas impressionnés par la rigueur du raisonnement. D'abord, disions-nous, jamais, comme en Argentine, le Milieu n'avait eu le temps d'organiser sa sécurité avec autant de prévoyance. Jamais nous n'avions été si puissants, jamais nous n'avions pu corrompre la police avec autant de facilité et jusqu'à ses rouages les plus élevés. Ensuite, nous assurons un besoin réel du pays. Nous avions rendu à cette nation qui manquait de femmes, à ce peuple de célibataires et de transplantés, un véritable service social. Nous ne demandions pas à être décorés. Mais nous pensions qu'un devoir de reconnaissance élémentaire s'imposait aux pouvoirs publics et qu'ils devaient nous laisser vivre en paix. On ne pouvait pas, d'un coup de balai, nous effacer, nous et nos femmes, de la vie de la nation. Trop d'intérêts étaient en jeu. N'étions-nous pas, pour notre part, un des éléments de la prospérité du pays? Nous en étions, en tout cas, le miroir fidèle. L'argent, que nos femmes drainaient dans les casitas et dans les taules du campo, n'appartenait pas au budget des plaisirs superflus, mais pouvait figurer au chapitre des dépenses indispensables. Et cet argent n'allait pas tout entier grossir nos comptes en banque. Une bonne part retournait en circulation dans le commerce. Les tailleurs, les chausseurs, les coiffeurs, les tenanciers de boîtes de nuit et de tripots n'avaient pas de meilleurs clients que les barbeaux de France. Nous étions les rois de Buenos-Aires, certes, mais nous ne nous en cachions pas. Nous faisons valser le frie. Dans les restaurants chics, quand on entendait sauter un bouchon de champagne, on pouvait à coup sûr parier que des maquereaux étaient en train de mener joyeuse vie. « Attention, disaient les anciens que notre vie prodigue effrayait, vous verrez que tout cela n'aura qu'un temps. Planquez du péze. Vous n'êtes pas dans votre pays. On vous chassera et vous vous mordrez les doigts d'avoir gaspillé votre pain blanc. » Nous haussions les épaules. « Ces vieux radotent », disions-nous, et nous retournions à nos plaisirs. Jusqu'au jour...

Tout s'en mêla, il faut bien le dire.

Même la politique.

On peut même se demander dans quelle mesure la puissance des trafiquants de femmes en Amérique du Sud serait restée intacte, si la politique n'avait traversé une de ces périodes troubles où, sous la rafale révolutionnaire, tout chancelle, tout est emporté: hommes, privilèges et institutions.

L'effervescence avait commencé avec la candidature Irigoyen, lors de la campagne présidentielle. Irigoyen était lui-même un ancien Président de la République. Tenanciers et souteneurs, qui avaient vécu en parfaite tranquillité sous le règne du Président Alvear, firent campagne pour le parti « alveariste ». Dans les campos, les tauliers, que les autorités savaient riches, devinrent des agents électoraux. Tout le Milieu escomptait et souhaitait la victoire du Président Alvear. Mais ce fut le Président Irigoyen qui passa, à une très large majorité.

(1) Voir DÉTECTIVE, depuis le numéro 337.

# MARCHÉS D'

Sensationnel  
par Marcel M

prononçait un discours au Cercle d'Armes de la ville. Accusés d'avoir favorisé la partie adverse, des tauliers furent arrêtés. Des barbeaux furent rallés; des « privées » prises d'assaut par la police... Ceux qui parvenaient à échapper au coup de filet s'enfuyaient au Chili, traversant les Cordillères à l'aide de guides. Cordoba devint un enfer. Les hommes ayant fui, les autorités se vengèrent sur leurs femmes. Pour le moindre mal, elles étaient consignées huit, dix mois à l'hôpital. Réfugiés dans les fermes du campo, certains souteneurs menaient une vie d'ermite, loin de toute communication. D'autres furent autorisés à rentrer, moyennant un gros cautionnement, mais condamnés à vivre cloîtrés. Cette vie de reclus était dure. Si les souteneurs étaient ainsi contraints à des économies forcées, ils se morfondaient au fond de leur retraite... Des règles sévères leur étaient imposées par certains tenanciers désireux de ne pas se compromettre aux yeux d'une police soupçon-

neuse et tracassière: ils ne devaient voir leur femme qu'une fois par semaine et devaient, pour ne pas attirer l'attention, se faire coiffer à domicile!

Tant de servitudes commençaient à peser lourdement au camp des affranchis, quand une lueur d'espoir ranima tout à coup l'assurance de ces messieurs: au mois de septembre 1930, le général Uriburu destitua le faible Irigoyen et s'empara du pouvoir. Les trafiquants crurent, durant six mois, la liberté revenue. Mais leur illusion fut éphémère. Le ver était dans le fruit. La chasse reprit de plus belle. Les attentats anarchistes et communistes contre la dictature aggravèrent encore la situation. Pour faire à nouveau régner le calme, une loi d'exception fut promulguée. Cette loi contre les

Des provinces rebelles, comme celles de Santa-Fé, de Mendoza, de St-Juan, de Corrientes, furent occupées militairement. Les gouverneurs destitués; arrêtés. Celui de Mendoza, qui avait pour maîtresse la patronne de « la Maison Dorée », fut tué alors qu'il



Ce ne sont ni les sermons ni les enquêtes qui ont barré la traite des blanches en Amérique du Sud, mais les nouvelles conditions économiques et l'évolution des mœurs... Mais la misère, qui pousse à se vendre de belles filles de vingt ans, n'a, hélas, pas disparu.

# LES FEMMES

Un reportage  
MONTARRON

« Ténébreux » prévoyait l'expulsion de tout étranger ayant eu déjà affaire avec la police ou hostile au gouvernement. Ce terrible décret visait aussi les Argentins. Des hommes politiques furent envoyés au bagne de la Terre de Feu.

Le président Alvear, lui-même, dut suivre le triste convoi des proscrits. Et les grandes ralles recommencèrent. Cette fois, l'affaire devenait sérieuse. Certains tenanciers le comprirent et commencèrent à liquider leurs biens. D'autres se réfugièrent dans les provinces hostiles encore à la dictature, mais le nouveau gouvernement étendait partout ses tentacules. Le coup décisif à la puissance du Milieu allait être porté lorsque le nouveau gouvernement décida la fermeture des grandes maisons de Rosario, de Córdoba, etc... La fameuse calle Pinchincha, à Rosario, vit éteindre ses lumières et ses orchestres. C'était un peu comme si l'on fermait, à Marseille, les maisons du quartier réservé!

Cette nouvelle tomba comme un coup de masse.

Cette fois, les plus optimistes durent bien admettre qu'il y avait quelque chose de changé sous le ciel de l'Argentine. Après vingt ans de quasi impunité, après vingt ans de « règne », le Milieu se voyait banni d'un pays où il croyait avoir acquis, pour toujours, droit de cité. Toute résistance paraissait vaine. Les appuis politiques ne comptaient plus, puisqu'une même loi englobait dans les indésirables les adversaires du nouveau gouvernement et les étrangers « de mauvaise vie ». L'argent devenait, lui aussi, sans influence. Il fallait partir...

Les grandes maisons de Rosario, de Córdoba, de Santa-Fé, fermèrent. On ne les autorisa à rouvrir qu'à l'extérieur de ces villes, à quinze, à vingt, à trente kilomètres parfois du centre. Mais le peso était tombé de moitié. Les hommes qui avaient, par précaution, déjà quitté l'Argentine, firent rentrer leurs femmes. Ceux qui n'avaient pu fuir à temps furent arrêtés et durent subir, avant d'être déportés, de longues détentions. Ceux, enfin, qui ne pouvaient rentrer en Europe — évadés du bagne, condamnés par contumace — prirent le chemin de Barcelone ou la route du Venezuela. D'autres se réfugièrent au Paraguay, à Ascension, ou en Uruguay, à Montevideo, espérant qu'ils pourraient revenir, attendant les nouvelles... D'autres encore allèrent au Chili, et, de là, au Mexique. Quant à ceux qui, à tout prix et bravant tous les risques, voulurent se maintenir, une existence d'hommes traqués allait commencer pour eux...

Depuis trois jours, je lançais mon compagnon dans Buenos-Aires, avec mission de me ramener l'un des derniers survivants de la traite. Chaque soir, il revenait les mains vides, si j'ose dire, et avec cette mélancolie qui trahit les chasseurs bredouilles. Je finissais par m'emporter.

— Voyons, ce n'est pas possible. Tous ne sont pas retournés à Montmartre ou à Marseille. Ceux qui végétaient ici, sans femmes, où sont-ils? Ceux que la débacle du Milieu a pris au dépourvu, et qui n'ont pu fuir vers d'autres pays, où sont-ils?

— Vous pensez bien, me répliquait Lucien, d'un ton amer, qu'ils n'ont pas laissé leur carte de visite pour indiquer leur nouvelle adresse. Ils ont disparu, discrètement, sans bruit. Ceux qui avaient de l'argent se sont débrouillés. Ceux qui n'en avaient pas se sont dispersés dans les campos, où ils travaillent peut-être comme hommes de peine chez des colons, chez des *estancieros*... Depuis un an, il ne reste plus de la grande aventure de l'Amérique du Sud que des épaules... Si ce sont des épaves que vous voulez voir, je vous en montrerai. Suivez le guide!

Georgette avait fait une belle carrière en Argentine. Elle était devenue, à 35 ans, patronne du « Trianon », la deuxième maison française de Rosario. Elle était la femme de Henri le Cocher, qui, lui, avait les plus belles autos de la ville. La fermeture des « taules » de la calle Pinchincha allait sonner le glas de leur bonheur. Ils vinrent en France, où la nostalgie de l'Amérique du Sud les saisit. Ils désiraient aussi tenter de vendre les murs du « Trianon ». Tentative téméraire : Henri le Cocher fut arrêté, puis expulsé. Georgette resta à Rosario, mais sa maison, en raison de son passé d'établissement de plaisir, était invendable et inhypothéquable. Désespérée de se voir ruinée, Georgette descendit à Buenos-Aires, fit la noce, prit de la drogue et tomba à la misère.

Elle traîna longtemps les rues, demandant du secours auprès des taulières polaks. C'est dans un *almacen* (1) que je l'ai rencontrée. Elle lavait le linge. Elle ressemblait à une vieille femme qui ne se souvient même plus d'avoir connu l'aisance.

Simone était venue, toute jeune, en Argentine avec François les Yeux Bleus. Elle aimait son métier et elle y mettait tant de conscience qu'elle négligeait sa santé. Atteinte par un mal qu'elle aurait dû soigner, elle continua à travailler. Lorsqu'elle eut bien peiné, l'homme, considérant qu'il avait assez reçu d'argent, prit le bateau et revint en France. Simone resta à Mendoza ; mais, un jour, le triste mal qui la rongea se réveilla. Elle voulut se faire soigner. Il était trop tard. Elle sortit de l'hôpital atteinte d'ataxie locomotrice. On lui avait coupé les cheveux à ras. Elle était méconnaissable. Elle chantait comme une possédée. La syphilis l'avait rendue folle.

Des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul voulurent la recueillir. Elle ne put s'habituer à une vie cloîtrée et s'échappa.

Elle va aujourd'hui de taule en taule, comme une mendicante. Les femmes prennent pitié d'elle et lui offrent du linge, des robes. Mais, dans ses crises, elle déchire ses vêtements. En loques, pieds nus, la malheureuse se promène dans les rues, suivie par un

(1) Epicerie-débit de boissons.



La prison de Palermo, qui dresse ses murs de ronde en plein Buenos-Aires, vit affluer les souteneurs qui n'avaient pas eu le temps d'échapper au vaste coup de filet.

vieux chien, un bouledogue anglais qui ne la quitte jamais. Les gosses lui envoient des pierres. Lorsqu'elle est calme, elle vient s'asseoir dans un coin du patio. Son vieux chien se couche à ses pieds. Alors la misérable évoque son passé. Elle n'a rien oublié de sa jeunesse, de ses vingt ans, de ses amours. Elle sourit de sa bouche édentée. Elle semble, dans sa douce inconscience, ne rien regretter. Et puis, soudain, la crise la reprend. Elle devient furieuse. Elle laboure sa pauvre chair flétrie, de ses ongles. Pendant deux ou trois jours, elle s'en va errer comme un fantôme, par les chemins déserts de la pampa...

Le jeu, la drogue ont eu, eux aussi, leurs victimes.

On jouait alors au *Recreo Parisien*, un jeu d'enfer. Des femmes étaient jouées sur un coup de dés. C'était la belle vie.

Paul le Taciturne était parmi les plus enragés. Il aurait joué sa chemise. Il joua, un soir qu'il était à fond de cale, la casita de sa femme. Il la perdit sur parole. Il dut avouer la triste nouvelle à sa femme.

— Blanche, dit-il, demain tu n'iras pas travailler. J'ai perdu la casita au jeu. Je n'ai plus d'argent en banque. Voilà un demi-million que je perds. Je te l'avais toujours caché. Demain, je tâcherai de t'engager comme pupille dans une autre casita, où tu travailleras à moitié.

— J'ai des bijoux, répondit Blanche, résignée, vends-les.

Paul essaya de négocier les bijoux. Mais ils ne valaient que 5.000 pesos, alors que la casita en valait 40.000. Il avait donné sa parole. Il devait la tenir.

— C'est bien, fit Blanche. Elle remit son permis au polak et revint, toujours calme, affreusement calme.

— Paul, je t'ai bien aimé, murmura-t-elle.

Et, avant que l'homme eût le temps de prévenir son geste, elle se logea une balle au cœur.

Paul le Taciturne fut accusé d'avoir tué sa femme et inquiété pendant quelque temps par la police, mais le Milieu le fit relâcher.

Blanche eut des obsèques fastueuses. Désespéré, Paul passait des journées au cimetière, devant la tombe de celle dont la peine avait été si mal récompensée. On essaya de le raisonner. Il ne voulut jamais remplacer celle qu'il avait, inconsciemment, poussée à mourir.

Blanco le Bordelais fut un des rois de la traite. Revenu très riche de la Havane, il avait pris des parts dans toutes les grandes maisons de Montevideo. Mais il avait pris le vice de la drogue.

Dans une crise de coco, il viola sa fille, pendant l'absence de sa femme. La fille dénonça son père. Blanco fut arrêté. Tout son argent fut englouti dans le procès. Le Milieu, indigné, exigea de Blanco qu'il versât, en plus, une indemnité de 400.000 francs à sa femme pour qu'elle retirât sa plainte. La plainte ne fut pas retirée. Condamné à trois ans de détention, Blanco était, à sa libération, une véritable loque. Sa déchéance était telle qu'il recherchait les nègres, sur les quais du port. Un de ses amis, Fernand le Diabétique, prit pitié de lui et chercha à le débarrasser de son vice. On le surveilla. On lui donna une femme. Mais, privé de drogue, il mourut une nuit dans sa villa. Ainsi finissait l'un des rois de la traite en Amérique du Sud.

Dois-je écrire aussi, au terme de cette longue enquête, que la traite des blanches est morte et qu'elle ne sera bientôt plus, dans l'histoire sud-américaine, qu'un étrange et scandaleux souvenir?

La traite des blanches — ou plutôt ce que, sous ce terme, il a été convenu d'appeler la traite — a fait couler beaucoup d'encre et a donné lieu à de nombreuses enquêtes.

La Société des Nations a voulu mettre un terme au trafic des femmes en Argentine.

Elle a échoué, parce qu'on ne combat pas la prostitution avec des dossiers et avec des statistiques.

On a vu que ce trafic était né d'une nécessité sociale : l'Argentine manquait de femmes et d'astucieux aventuriers avaient eu l'idée d'en faire venir d'Europe.

Tant que cette nécessité sociale subsista, toutes les tentatives pour mettre fin au trafic échouèrent.

La traite des blanches, phénomène social, économique changea.

Sans doute, les événements politiques précipitèrent la débacle du Milieu en Argentine.

Mais cette débacle était devenue inéluctable le jour où la baisse du peso diminua le profit des trafiquants, le jour où les femmes du pays, jusqu'alors rebelles à la prostitution, entrèrent dans le jeu et supprimèrent ainsi la concurrence étrangère, le jour où, l'évolution des mœurs aidant, la Franchucha perdit de son prestige.

La Traite des blanches, phénomène social, prit fin en se résorbant elle-même, comme un bateau éventré qui s'échoue...

Aujourd'hui, l'Argentine, comme les Etats-Unis d'Amérique, comme l'Angleterre, a nettoyé la façade.

Il n'y a plus de casitas et les maisons de femmes ont été refoulées dans les terrains vagues.

On a lavé à grande eau. On a donné un coup de balai magistral.

Les ruffians de France et d'ailleurs ne peuvent plus aujourd'hui s'enrichir en prenant le chemin de Buenos-Aires.

De jolies Françaises ne traverseront plus la mer pour aller se vendre.

Soit! Bravo! La morale est sauve. Mais la misère qui poussait les pauvres filles à se vendre n'a pas disparu.

Ce sont des filles d'Argentine qui, là-bas, ont repris le harnais abandonné.

Et les filles de chez nous, qui ont vingt ans et qui ont faim, chercheront ailleurs le mirage perdu...

Marcel MONTARRON.

# FIN.

# La chance aux loteries et dans la vie

par le FAKIR BIRMAN

Le fakir Birman, seul médium agréé à Paris, et dont le livre Comment interroger l'avenir fait autorité, s'est spécialisé dans l'étude des rapports existant entre la chance et l'astrologie, dont il est, en Europe, le maître incontesté.

Voici, à ce propos, le résumé d'une de ses dernières conférences radiodiffusée par la plupart des postes de T. S. F. :

Sur quoi vous basez-vous quand vous achetez un billet de loterie ou que vous choisissez un moment pour agir dans la vie ? Sur rien, vous vous en remettez au hasard, et quand vous n'avez pas réussi, vous vous écriez :

— Décidément, je n'ai jamais de chance.

C'est faux. La malchance et la fatalité n'ont rien à voir là-dedans, c'est votre ignorance qui est seule en cause.

— Mais comment connaître la chance et la fortune ? interrogez-vous.

Je vous réponds : cela est du domaine des sciences occultes et, plus spécialement, de l'astrologie. Déterminer le moment où le ciel a fixé votre chance est la possibilité la plus courante de l'astrologie. Son rôle, son grand rôle est de vous aviser de l'heure qui vous est favorable et de celle qui ne l'est pas. Elle vous dira très nettement : à tel jour précis, ayez toutes les audaces, donnez suite à toutes les initiatives, approchez-vous du tapis vert, de la Bourse, des courses, achetez, ce jour-là, votre billet de loterie, car c'est l'heure que le destin a fixé pour vos gains et vos réussites. L'astrologie vous fixera plus exactement encore. En associant à ses lois celles de la numérologie, vous connaîtrez vos chiffres bénéfiques et vous serez ainsi pla-

cé dans les conditions sans lesquelles le gain est impossible.

Enfin, votre horoscope vous avertit quand la période bénéfique cesse. Alors, il y a lieu de vous abstenir de toute activité, de toute spéculation, de toute loterie. A ces moments-là, si paradoxal que cela puisse paraître, vous gagnerez plus d'argent à prendre des vacances qu'à entreprendre un travail, une spéculation ou des démarches.

Chacun comprend l'intérêt que l'on peut tirer de ces indications pour réussir dans la vie.

C'est, d'ailleurs, si vrai, que je ne puis résister au plaisir de vous citer la liste de ceux qui, au cours des derniers tirages, ont gagné, alors qu'avant de m'avoir demandé leur horoscope, ils n'avaient connu que des échecs et des déceptions. Depuis, leur heure de chance est passée, mais, avisés en temps voulu, ils ont pu en profiter.

— Alors, dites-vous, pourquoi eux et pas moi ?

Il ne tient qu'à vous, car il y a dans la vie de chacun plusieurs périodes de chance. Vous avez manqué celles qui se sont écoulées, mais il y en a d'autres qui vont venir. Voulez-vous les ignorer aussi et détruire la dernière possibilité que vous avez de connaître enfin, et pour toujours, la fortune et le bonheur ?

Non. Alors, demandez à l'astrologie le secours qu'elle vous offre aujourd'hui. N'attendez pas à après-demain pour demander votre horoscope, il serait trop tard, car c'est peut-être demain que l'heure de la chance sonnera pour la dernière fois au cadran de votre destinée.

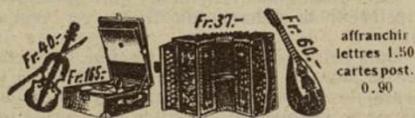
Voici quelques consultants du Fakir Birman qui ont gagné et autorisé à reproduire leurs noms et adresses.

- LOT DE 500.000 francs. — M. BIGRE Fils, garagiste, agent des automobiles « La Licorne », à Périgueux.
- LOTS de 100.000 francs. — Mme FLEURY, Palace-Hôtel, à Bruxelles ; Mlle NINA LAROL, danseuse au Théâtre National de l'Opéra, à Paris.
- LOTS de 50.000 francs. — Mlle YORY, à Saint-Brieuc ; M. LEONARD, musicien, 22, rue Vauvenargues, à Paris ; M. DE BEAUCOURT, colon à Pointe-à-Pitre.
- LOT de 25.000 francs. — M. Henry EYMOND.
- LOTS de 10.000 francs. — M. PETITJEAN, camionneur, à Asnières ; M. LIMOUSIN, chemin de Montplaisir, à Lyon ; M. MORTON, à La Roche-sur-Yon.

Le Fakir BIRMAN sera très heureux d'adresser aux lecteurs de ce journal qui lui en feront la demande un horoscope d'essai. Pour cela, envoyer nom, prénoms, date de naissance, adresse et 3 francs en timbres-poste pour frais à Fakir BIRMAN, (Service 231), ou consultez de 14 à 19 h., 14, rue de Berne, Paris-8<sup>e</sup>.

DANS L'ENNUI VENEZ A LUI

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

M<sup>ME</sup> PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'astrologie Gie Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE

14, rue de Turin, 14, Paris. « M<sup>e</sup> Liège ou Europe »

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)  
Brochure gratuite sur demande  
34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

**16 fr. BONNE MONTRE**  
25 Extra plate.  
En Chromé inaltérable... 19 frs  
Bracelet forme ronde, homme ou dame... 25 frs  
forme allongée homme ou dame 32 frs  
Évo. cont. remb. Echange admis  
Entretien gratuit, garanti 5 ans  
Mortieu  
LYNDA près Besançon  
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette  
Métro Cadet Ouvert aussi le Samedi après-midi

DE L'OR PARTOUT à votre disposition avec le "Détecteur magnétique" du professeur BLAIVE. Son merveilleux pendule, permettant de déceler : trésors, reliques, gisements de minerais, houille, pétrole, sources, etc. Notice c. timbre 0 fr. 50, 50, av. de la République, à Paris.

L'IVROGNERIE  
Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à : Remades WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E S), Londres W

# COMÉDIES HUMAINES

## L'OBSTACLE

Dans un bal champêtre, l'épouse infidèle avait rencontré un « pays » qui l'avait fait danser jusqu'au vertige.



Le procureur de la République de Langrès recevait, il y a quelques mois, une lettre singulière d'un paysan des environs.

Le paysan, septuagénaire ne songeait pas à abdiquer le titre d'époux, et c'est précisément parce qu'il avait éprouvé, en voulant exercer la plus légitime de ses prérogatives, une surprise extrême, doublée d'un embarras cruel, qu'il s'était adressé au représentant du Parquet, gardien vigilant de l'ordre public et des intérêts de la famille.

Le plaignant exposait que, la nuit précédente, comme il se disposait à remplir ses devoirs conjugaux, il en avait été empêché par un obstacle inattendu.

Perplexe, le magistrat fit procéder à une enquête. On entendit d'abord le mari ; puis, séparément, la femme...

Après bien des réticences, la femme — de trente ans plus jeune que le paysan — avoua qu'elle avait « fauté ». Bien sûr, elle avait des excuses. Elle était allée à la fête patronale de Bourbonne-les-Bains et elle avait rencontré un « pays » qui l'avait fait danser.

Elle aimait trop le bal... Les sollicitations du galant avaient été victorieuses. Elle succomba.

Rentrée au village, l'épouse infidèle pensa que de son aventure nul écho ne parviendrait.

Aussi fut-elle indignée autant qu'inquiète lorsque, quelques jours plus tard, étant allée acheter un livre de café chez l'épicier, elle apprit par une allusion directe de celui-ci que l'histoire de Bourbonne était connue.

Et connue de la bouche même du galant, qui s'était vanté de sa bonne fortune. C'était la catastrophe !

D'autant que, en remettant le paquet de café à sa cliente, l'épicier ajouta d'un ton de confiance douloureux :

— ... Et vous ne saviez pas qu'il avait une maladie ?

L'inquiétude de la femme se changea en épouvante.

Elle crut que tout Bourbonne (ci-dessous) avait appris sa faute.

Elle crut que tout Bourbonne (ci-dessous) avait appris sa faute.



QU'ÊTES-VOUS DEVENUS ?  
Pathétique enquête sur le sort des anciens condamnés qui paraîtra prochainement dans DÉTECTIVE

# CE QUI SE PASSE

Film hebdomadaire, par Marius Larique

**Lundi** Roger Rosen vivait libre et tranquille à Paris, bien qu'il eût été condamné naguère à quinze jours de prison par un tribunal nicois. Hernani au petit pied, il se cachait encore mieux dans la grande cité bruyante que le fameux bandit hugolien dans les montagnes aragonaises. Seulement, comme à l'autre, ses amours lui ont été fatales. Lorsque l'impétueuse Dona Sol et son castel du Vésinet eurent fait, aux deux sens du mot, le bruit que l'on sait, la retraite de Roger Rosen fut rapidement découverte. Jugeant inutile de s'annoncer par une sonnerie de cor, la maréchaulée le vint cueillir délicatement à son domicile de la rue Godot-de-Mauroy. Ainsi, Roger Rosen a connu à son tour les désagréments de la célébrité. Et le sage philosophe qui a proclamé que, pour vivre heureux, il convient de vivre caché, n'avait certainement pas prévu cette application de sa maxime à la condition particulière d'un condamné de droit commun qui ne demandait qu'à vivre ignoré.



Roger Rosen, qui connut les ennuis de la célébrité.



Le Sergent, se disant chômeur, n'était en fait qu'un bandit.

**Mardi** Le comte et la comtesse de la Rochefoucauld sont de bonnes gens. A leur âge — ils ont soixante-treize ans l'un et l'autre — ils ne sont pas encore découragés de pratiquer la charité. Du moins pourraient-ils s'y adonner par devoir moral, mais sous une forme indirecte, par l'intermédiaire des œuvres sociales, comme cela est ordinaire dans leur monde. Mais ces deux vieillards sont d'un autre temps. Leur maison s'ouvre aux malheureux qui implorent pitié ! Ainsi entra chez eux Alexandre Le Sergent. C'était un chômeur. C'était aussi un bandit. Une fois dans la place, il y introduisit un complice, et ce fut le guet-apens. Il s'en fallut de peu que le comte et la comtesse, sauvagement agressés, n'y laissassent leur vie. Désormais, je gage qu'il ne reliront pas sans amertume cette maxime de leur illustre aïeul : « Nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner dans de semblables circonstances, et ces services sont un bien que nous nous faisons à nous-mêmes par avance. »

**Mercredi** A l'heure où le gouvernement français proclame sa résolution de maintenir au franc sa valeur intacte, et par conséquent repousse toute idée de dévaluation qui n'est, comme on sait, qu'une inflation déguisée, il y en a d'autres, que les scrupules n'étouffent pas, qui pratiquent cette inflation, si contraire aux intérêts de notre monnaie. On vient d'en arrêter deux, les Chinois Chen Chih Ming et Chou Chen Choum. Ils arrivaient de Changai, et leurs bagages étaient de ces valises à compartiments secrets que les artisans du Céleste Empire sont si habiles à confectionner. Pas si habiles cependant que les policiers français ne soient parvenus à déchiffrer le mystère de leurs meubles. Les doubles fonds des trois valises de M. Chen et de M. Chou livrèrent ainsi pour 21.170 francs de fausses pièces de dix, cinq, deux et un franc, fabriquées en Chine. Cette encaisse métallique fut saisie et leurs régents mis à l'ombre. Les porteurs de doubles fonds chinois ne nuiront plus aux porteurs de fonds français.



Le Chinois Chou Chen Choum faisait de l'inflation déguisée.



Encore un père dénaturé : l'odieux Georges Génion.

**Judi** Je ne crois pas qu'entre tous les drames de l'enfance malheureuse, dont la chronique, depuis quelque temps, nous soule jusqu'à l'horreur, il y en ait un qui inspire plus de dégoût que celui dont Saint-Denis vient de nous donner le spectacle. Là, dans une sordide mesure, au milieu d'une saleté repoussante, vivait un couple de chômeurs, Georges et Raymonde Génion, et leurs deux enfants, le petit Maurice, âgé de cinq ans, et la petite Liliane, âgée de deux ans. Les secours de chômage passaient pour les parents en soléographies ignobles, tandis que les enfants, vêtus d'infâmes haillons qu'on leur nouait autour des reins, comme des pagnes, cherchaient le plus souvent leur nourriture dans les poubelles et les ruisseaux du quartier. Quand le commissaire de police, prévenu par des voisins, vint à leur secours, Maurice gémissait, attaché au pied d'un lit de fer, et Liliane, accroupie sur un tas d'ordures, y fouillait pour chercher à manger. A ce moment les parents arrivèrent. Ils penaient de toucher leur « chômage ». Ils étaient ivres !



Par amour maternel, Emilia Léon devint meurtrière.

**Vendredi** Tandis que des monstres, indignes du nom d'humains, martyrisent ainsi les petits innocents, dont le destin devrait être, au contraire, d'illuminer leur maison, il est des parents amoureux de leurs enfants au point d'en devenir criminels. Allez, ceux-ci, dans le fond de mon cœur, je les absous, telle cette Emilia Léon, que son mari avait quittée, emmenant leur fils Jean, un bambin de sept ans, qu'il tenait obstinément caché à sa mère. D'abord, elle supplia. Il resta inflexible. Alors, à la suite d'une suprême prière, également vaine, folle de douleur, elle déchargea un revolver sur l'homme impitoyable. Arrêtée, elle comparaitra devant la Cour d'assises. Si j'étais juré, je l'acquitterais, car je ne connais pas de pire supplice que celui qui fut infligé à cette mère. Il ferait beau voir, d'ailleurs, qu'on la condamnât, celle qui pécha par trop de tendresse, après les scandaleux acquittements des bourreaux d'enfants. Hugo l'a dit : *Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires...*



On enlève le cadavre mutilé de Joseph Durrafour.

**Samedi** Joseph Durrafour en avait soupé de sa belle-mère : c'est un sentiment classique. Il ne pouvait plus la voir en peinture et volontiers il aurait bu son sang jusqu'à la dernière goutte. Mais c'est un homme qui respectait la vie humaine, tout au moins celle d'autrui. Alors, pour en finir avec sa belle-mère, il a pris une résolution extrême : il s'est suicidé. Mais pas un suicide banal. Ce grand sensible était aussi un homme d'imagination. S'étant quelque peu dopé chez les cabarettiers de Gap, où il demeurait, il avisa un pylône électrique où passait un courant de 75.000 volts. Il y grimpa, exécuta à son sommet un joli tour acrobatique et s'y pendit par les pieds. Une décharge du tonnerre de Dieu lui traversa le corps et il chut sur la route, à jamais délié de belle-maman. On vous a conté ici le suicide de l'homme qui s'enfonça un clou dans la tête. On pourrait disputer si la mort de Durrafour fut plus originale, et instituer là-dessus, la mode étant aux tournois, le concours du plus beau suicide.

**Dimanche** Pour ce Quatorze Juillet qui laissera un souvenir dans l'histoire de la Troisième République, M. Léon Bérard, ministre de la Justice, a eu un noble geste : il a gracié René Gérin. On se rappelle que Gérin avait été condamné pour sa propagande en faveur de l'objection de conscience, à la suite de quoi il fut incarcéré à Fresnes, au régime du droit commun, parmi les apaches, soumis à une dure et parfois outrageante discipline. On peut penser ce qu'on veut des idées de Gérin, mais l'homme est indiscutable. Cet agrégé de l'Université, ancien héros du front, plusieurs fois blessé, fait capitaine sur le champ de bataille, commande d'abord le respect. En vain ses amis, ses avocats — notamment Philippe Lamour — multiplièrent les démarches pour lui obtenir le régime politique, ce qu'exigeaient (Défenseur l'a dit) le droit et l'humanité. Il appartenait à M. Léon Bérard, qui n'est pas un homme de gauche, mais qui est un homme de cœur, de donner cette leçon à quelques-uns de ses collègues.



La grâce de René Gérin est un acte de justice.

# FAITS DIVERS

L'INDOMPTABLE

Nantes (de notre correspondant particulier)

**P**AR cette chaude soirée de juillet, les gendarmes de la Ville-en-Bois, quartier de Nantes, prenaient le frais à leurs fenêtres. Un homme venu à pas tranquilles s'arrêta devant le casernement, salua gauchement d'un coup de chapeau, demanda à parler à « l'un de ces messieurs ».

— A vingt-deux heures, les bureaux sont fermés depuis longtemps, grogna un interlocuteur.

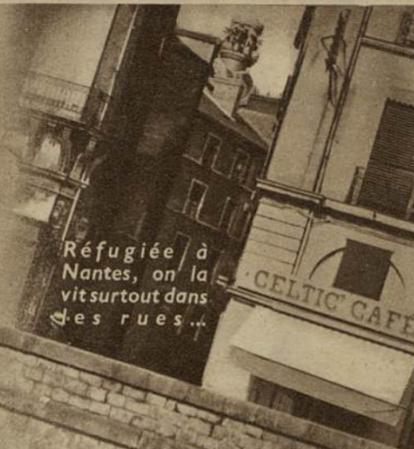
— J'sais bien, répartit l'homme. Mais je viens pour un crime...

On ouvrit aussitôt le portail. Introduit dans le bureau de la brigade, l'inconnu continua de s'exprimer sans le moindre trouble :

— Voici : je suis Gaston Morillon, chauffeur de taxi. Tout à l'heure, j'ai commis un meurtre. Ça s'est passé dans le couloir de l'immeuble où j'habite, 1, quai Brancas. J'ai tiré cinq balles dans la tête de ma femme : elle est morte...

Marie-Louise Morillon gisait sur les premières marches de l'escalier, inondée de son sang le couloir humide et sordide où s'était déroulé le meurtre.

La victime, malgré son jeune âge, avait un passé tumultueux. Fille de la campagne, des environs de Rennes, elle n'avait jamais supporté la vie des champs. La ville l'attirait. Elle rêvait de toilettes, de distractions, d'aventures. Cent fois, elle avait été tentée de s'enfuir. Mais ses parents la surveillaient de près. Pour quitter le village, il n'y avait qu'un seul moyen : mettre toute la famille dans l'obligation d'abandonner la terre. La petite pay-sanne chercha long-



s'était juré de la relever, de la soustraire à la mauvaise influence des filles qu'elle fréquentait et des compagnes de prison qu'elle pourrait retrouver un jour. Apprenant que l'adolescente était sur le point de retourner à la maison de surveillance, le brave homme offrit de l'épouser. Il avait le double de l'âge de Marie-Louise, mais qu'importe ! Il espérait, à force de tendresse et de vigilance, la transformer en une honnête épouse, en une bonne mère de famille.

L'expérience fut désastreuse.

A peine mariée, Marie-Louise se reprit à fréquenter les mauvais lieux. Deux fillettes naquirent. De quel père ? Morillon voulut se persuader qu'il était l'auteur de leurs jours. Il n'en fut que plus assidu à prodiguer son dévouement à la jeune mère.

Mais l'infortuné chauffeur n'était pas de bonne santé. Il toussait. Il avait des malaises. Le médecin fut consulté et diagnostiqua la tuberculose. Gaston Morillon dut partir pour un sanatorium alpestre.

Marie-Louise redevenait libre d'elle-même. Dès lors, elle passa le plus clair de son temps dans la débauche, laissant à l'abandon son foyer et ses deux enfants. L'aînée des deux fillettes mourut, faute de soins. La cadette fut confiée à la sœur de Morillon. La mère coupable cessa définitivement de revenir au domicile conjugal. Elle devint tour à tour l'hôtesse de tous les hôtels borgnes et des cabarets mal famés.

Informé de l'inconduite scandaleuse de sa femme, Morillon revint momentanément à Nantes. Il pria, supplia la volage épouse de réintégrer son foyer. Elle promit. Elle revint. Mais, dès que le malade fut retourné au sanatorium, Marie-Louise céda de nouveau à ses pernicieux instincts.

Morillon ne devait pas tarder à apprendre que sa femme n'avait point tenu ses serments ; qu'elle avait, en outre, été frappée d'une ordonnance de déchéance maternelle. Le malheureux père reprit le train, débarqua à Nantes, se mit une fois de plus en quête de retrouver la mauvaise mère. Croyant même qu'elle était à Rennes, il y alla. Ne la trouvant pas, il revint à Nantes et, cette fois, la rencontra, flanquée de deux de ses amants. Il parvint à l'entraîner jusqu'au domicile abandonné. Mais, tout le long du chemin, elle ne cessait de glapir son besoin d'indépendance, son dégoût du mariage et de la maternité. Arrivés dans le couloir de l'immeuble qu'ils habitaient, les deux époux eurent un suprême colloque. Morillon suppliait l'épouse, s'efforçait d'attendrir la mère. Les répliques n'étaient qu'injures et sarcasmes.

Ce fut le drame.

André PICHON.



temps une idée. Elle finit par la trouver. Une nuit, de longues flammes tourbillonnèrent dans le ciel. Ferme, chaumes, étalles, tout le bien des parents de Marie-Louise se dissipait en étincelles ! Et, dans la tragique lueur de l'incendie, la machiavélique adolescente voyait enfin lui apparaître le mirage longtemps poursuivi : la ville...

Mais ce fut la prison. A seize ans, l'incendiaire était condamnée à être incarcérée dans une maison de surveillance, jusqu'à sa majorité. Quelques-mois plus tard, elle s'évadait. Bien entendu, c'était pour vivre à la ville.

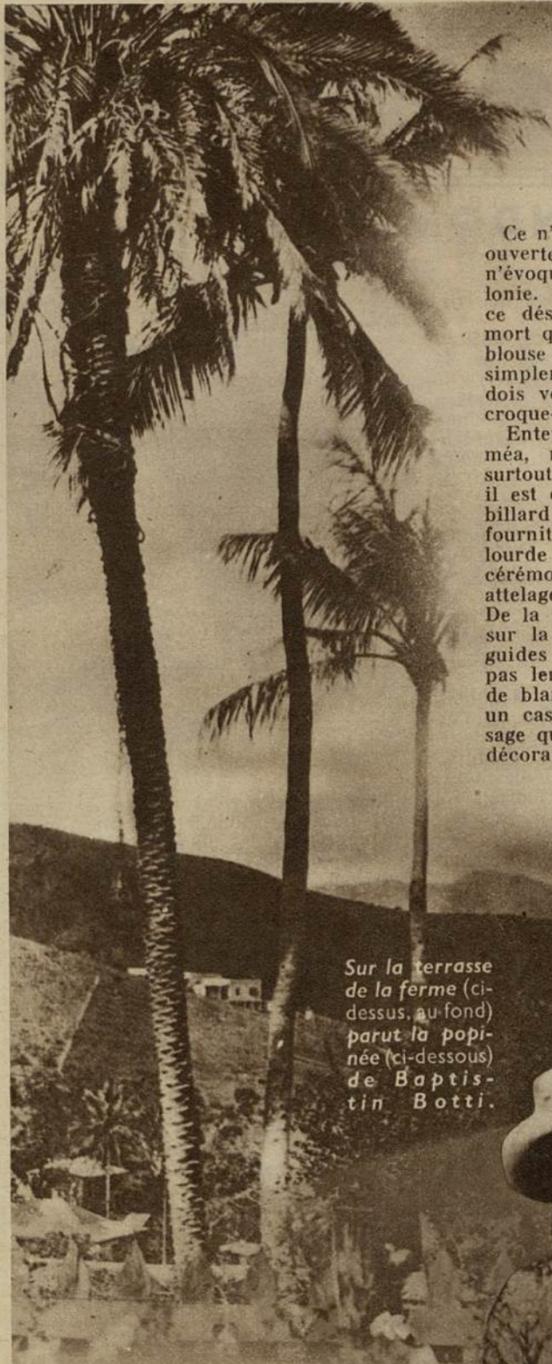
Marie-Louise se réfugia à Nantes. Ce fut le port qui l'attira, les rues grouillantes du quartier maritime où les rencontres de hasard facilitent le gain. Pendant un mois, la jeune évadée vécut de ces rencontres profitables. Mais la police la recherchait et la retrouva. Elle était de nouveau promise à la geôle.

Or Marie-Louise avait connu, à la veille de sa réincarcération, le chauffeur de taxi Gaston Morillon. Elle avait su l'apitoyer. Emu d'un noble sentiment, il



# APRÈS LE

GRAND REPORTAGE PAR ALAIN



Sur la terrasse de la ferme (ci-dessus, au fond) parut la popinée (ci-dessous) de Baptistin Botti.

Ce n'était pas un symbole. Botti, la main ouverte en direction de la noire voiture, n'évoquait point l'idée de mourir à la colonie. Il ne songeait pas davantage, dans ce désaveu d'une destinée, à cette autre mort qui s'était appesantie sur lui avec la blouse du forçat. Non. Botti incriminait simplement son état social actuel, car je dois vous dire que, pour l'heure, il était croque-mort.

Entendez bien : un croque-mort, à Nouméa, n'est pas un personnage ordinaire, surtout s'il s'appelle Baptistin Botti. D'abord il est concessionnaire du service, le corbillard et les chevaux lui appartiennent, il fournit la caisse, il la porte quand elle est lourde de sa funèbre charge, il ordonne les cérémonies, enfin il conduit lui-même son attelage. C'est le Maître Jacques des Morts. De la fenêtre de mon bureau, qui donnait sur la Place des Cocotiers, je le voyais, guides en mains, diriger ses cortèges, au pas lent de ses deux rosses. Il était vêtu de blanc, le col fermé sous le menton, et un casque de liège couvrait son brun visage que d'honnêtes et longues moustaches décoraient; mais, pour sacrifier au proto-

— Hé ! l'ami ! criait-il avec un geste engageant.

L'autre, sans se faire prier, grimait à côté de lui sur le siège du corbillard. Alors, lâchant les rênes à ses bêtes qui prenaient le pas, il dégrafa sa veste, soulevait son casque, s'épongeait le front, et se mettait, dans la belle coulée du jour, à deviser gaiement avec son compagnon. Sa voix sonnait clair. Les hautes roues cerclées de fer du corbillard criaient sur la route. Et lui, parfois, lançait dans le ciel sans tache les notes animées d'un chant provençal appris dans sa jeunesse, tandis que les chevaux, secouant les petits plumets noirs qui se dressaient entre leurs oreilles comme des palmiers dérisoires, hennisaient à l'approche de l'écurie.

Comme il n'y a pas, à Nouméa, un enterrement tous les jours, Botti transportait aussi les noces. De la cathédrale qui, juchée sur une colline, domine la ville, à la mairie qui aligne ses grilles sur la Place des Cocotiers, cœur et centre de la cité, un vaste break dévalait à grand trot. Les mêmes chevaux qui, la veille, traînaient un mort à lente et funèbre allure, agitaient alors un harnais garni de sonnailles. Sur le siège, Botti faisait claquer son fouet, et, dans son dos, les gens de la noce riaient de bon

gretait de toute son âme, c'était une ville, sa ville, c'était Marseille. Littéralement, il en crevait, de ne pas la revoir. C'était la plaie saignante, au fond de son cœur. C'était sa hantise, son désir fou, sa grande passion. Quand nous fûmes en confiance, et parce que j'en arrivais, il me l'avoua. Puis, à compter de là, il ne cessa de m'en parler. Il trouvait, pour l'évoquer, des phrases ingénieuses et douces, mêlait le patois et l'argot, pleurait d'amoureuse tendresse en prononçant un nom de rue ou de quartier. Et tout-à-coup, il avait un mot émouvant et grandiose :

— La Belle-de-Mai... le Roucas-Blanc... la Capelette... Ah ! Bonne Mère !... Qui m'aurait dit que c'était si beau, quand j'y étais !

Lorsqu'un bateau de France était amarré au quai de Nouméa, il allait se griser de sa vue, de son odeur, du parler mocot des hommes d'équipage. Il restait là des heures, en extase, considérant cette carcasse qui avait touché les pierres de la Joliette, qui y retournerait bientôt, que le sémaphore de Notre-Dame de la Garde signalerait. Les dockers, les canaques s'affairaient autour de lui, il n'y prenait pas garde. Il n'y avait que le glas des morts, en le rappelant à son devoir, qui était capable de l'arracher à sa contemplation.

Mais cela n'est rien. Où l'amour de Botti pour sa ville natale touchait au sublime, je le sus le jour que je lui rendis visite dans sa ferme — que, bien entendu, il appelait son *mas*.

Il vint lui-même pousser le portail de bois qui ouvrait l'accès de son domaine. Sous un hangar couvert de tôle ondulée, j'aperçus deux corbillards dans lesquels jouait à grands cris une troupe d'enfants noirs, les uns hissés sur le siège, d'autres à califourchon sur la caisse tumulaire. Botti les considéra sans émoi ni colère :

— Hé ! les *caganisses*, se borna-t-il à dire, un peu moins d'*estrambord* !

Puis, tourné vers moi :

— Allons sur la terrasse.

C'était une véranda branlante. Sur une petite table de fer, il aligna trois verres, prit dans un seau d'eau où elles trempaient une bouteille de rhum et une carafe :

— La gargoulette ! fit-il.

A ce moment, à plein gosier, il lança cet appel à l'intérieur de la maison :

— Ho ! Nine ! Voulez bœure ?

A travers la porte, une grasse voix de matrone répondit, du même accent joyeux et parfumé :

— Savés ben qu'ai « toujours » sé !

Et lui, riant :

— Tu l'entends ? Elle a toujours soif ! C'est ma femme. Je vais te la présenter.

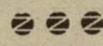
Sa femme ! J'allais souffler : « Une Mar-seillaise?... », mais, au même instant, la porte, rudement poussée, lui livra passage, et je vis — stupide d'effarement — paraître pieds nus, ses cheveux crépus en désordre, une énorme fille à peau noire.

Elle vint à moi, la main tendue :

— Adieu, béu... Siès de Marsiho ?

Cependant que, tranquille, il m'expliquait :

— Oui, mon vieux, tu vois, ce n'est qu'une popinée, elle n'a jamais mis les pieds à Marseille, et probablement elle n'ira jamais mais elle la connaît aussi bien que toi et moi. Quant au patois, constate : elle le parle comme Victor Gelu en personne...



La Place des Cocotiers, là défilait chaque jour la population bigarrée de la ville coloniale. Vers le soir, elle s'animait. Les beaux messieurs du Commerce et de l'Administration, qui montaient vers le Cercle, la traversaient d'un pas rapide. D'autres flânaient sous l'ombre rouge des flamboyants. Des gens s'abordaient, causaient. C'était l'heure

Ce Maître-Jacques des morts avait eu l'humour macabre de faire insérer cette annonce dans le journal.

**TOUS LES le "Messager" !**

Je vous prie de faire savoir à vos charismatiques lectrices que si elles n'ont pas été avisées pour les **NOUVEAUX** et **FÊTES** à l'occasion de la PAIX, elles devront visiter nos bureaux avant de faire leurs achats; nous avons reçu des **NOUVEAUTÉS** de Paris.

**74 Vve N. HAGEN**

**MAISON Vve G. DE BECHADE**

**TOILE pour draps de lit** en 125, 200, 225 cm largeur.

**AVIS MACABRE**

Le Service des POMPES FUNÉBRES, d'accord avec la Municipalité, informe le public qu'il vient de relever ses tarifs.

Conseille en conséquence au public d'en profiter avant que ses prix augmentent encore.

## VI. PLACE DES COCOTIERS (1)

**B**APTISTIN Botti était venu à la Nouvelle, comme beaucoup d'autres, aux frais du gouvernement. Il avait vingt-cinq ans. A cet âge, en vrai Corse de Marseille, il tirait son pétard pour un oui et pour un non. Un jour, le coup était parti et avait fait mouche. Ça se passait dans un bar de la Corderie. Le patron, une méchante bête d'Italien, pour reléguer d'un peu trop près la *nistonne* qui accordait ses faveurs à Titin, se trouva couché sous le comptoir, perforé de part en part. Coût : vingt ans de travaux. Pour un crime passionnel, et sur la personne d'un de ces *babi*, que les jurés d'Aix ne devaient guère aimer, ça me paraissait un peu cher payé. Mais c'est Botti lui-même qui m'avait fourni les éléments du drame. J'aurais eu mauvaise grâce à les contester, d'autant plus qu'il ajoutait d'un air vraiment navré, avec ce bel accent que le baigne n'avait pas usé et qui embaumait d'ail et de bouillabaisse nos quarante-trois degrés à l'ombre :

— Ah ! Qu'on est *sada* quand on est jeune ! On s'échauffe « le teston » pour des rien qui vaille, on fait la bêtise, et puis après c'est fait ! Tu vois où ça m'a conduit d'être amoureux et jaloux !

Ce disant, d'un grand geste, il me montrait, dans la cour, le corbillard immobile, brancards levés, sur lequel des poules sautillaient.

(1) Voir DÉTECTIVE, depuis le n° 344.

cole de sa fonction, un ruban de crêpe au chapeau, un brassard de crêpe au bras gauche, il portait avec dignité le deuil de ses clients.

Une fois, il avait franchi ma porte sans crier gare. Il me présenta un bout de papier.

— Je voudrais faire passer cette annonce dans le journal.

Et je lus ceci :

### AVIS

« LE SERVICE DES POMPES FUNÉBRES, D'ACCORD AVEC LA MUNICIPALITÉ, INFORME LE PUBLIC QU'IL VIENT DE RELEVER SES TARIFS.

« CONSEILLE EN CONSÉQUENCE AU PUBLIC D'EN PROFITER AVANT QUE SES PRIX AUGMENTENT ENCORE. »

Je le regardai :

— Vous, au moins, lui dis-je, vous avez une heureuse nature !

— Tê ! Dans mon métier ! fit-il avec un bon gros rire.

C'est ainsi que nous liâmes amitié.

Il habitait hors de la ville, à deux ou trois kilomètres, une espèce de ferme, où sa femme élevait poules et cochons, entretenait le potager et torchait la marmaille. Souvent, au retour du cimetière, il avisait un malheureux suant et soufflant au bord du chemin.

cœur. Personne ne s'offusquait de sa présence. Il avait d'ailleurs plus de tact que Bazouge, le brave Botti, et ce n'est pas lui qui serait venu à un mariage avec ses attributs de croque-mort. Au contraire, ayant enlevé le ruban noir de son casque et son brassard de crêpe, il poussait la délicatesse jusqu'à orner le manche de son fouet d'un pimpant bouquet de fleurs blanches.

Ainsi, populaire et jovial, avec sa rondeur méridionale, son gros rire toujours prêt à fuser, jouissant ici de la considération un peu superstitieuse qui s'attache à ceux-là, prêtres, médecins, fossoyeurs, dont l'existence côtoie les profonds mystères, mon Botti ne paraissait nourrir ni soucis ni remords. Dans ma candeur, je le croyais heureux, et tout bêtement, un jour, je le lui avais dit. Il poussa un soupir de poète romantique :

— Heureux ! fit-il. Ah ! oui, dans ma situation, il semble que je devrais l'être. Mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas être heureux loin d'elle !

Elle, je pensais que c'était la petite cagole pour qui, trente ans plus tôt, il avait descendu l'Italien. Mais, je l'ai su depuis, elle, ce n'était pas une femme, ni même la Liberté, cette liberté sans conditions ni frontières qu'on lui rendrait dans dix ans, après son *doublage*, quand il serait tout-à-fait vieux, impotent, fini. Celle qu'il re-

Lorsqu'un bateau de France était amarré dans le port de Nouméa, il allait se griser de sa vue, de son odeur...

# FIN



# BAGNE

## LAUBREAUX

calme où le soleil descendait vers la mer. Un souffle tiède passait. Sur la ville, bleuissant aux premiers signes du couchant, flottait comme une atmosphère de délivrance.

A ce moment arrivaient M. Guindet et son inséparable ami, M. Bragué. C'étaient deux hommes âgés, au visage lourd, vêtus comme des notables, coiffés de casques allongés, ainsi qu'on les porte aux Indes, et tenant chacun suspendu à son bras un parapluie qui, selon l'occasion, les protégeait contre le soleil ou l'averse. Leurs paletots de tussor gris, coupés par le même tailleur japonais, étaient amples comme il sied à des personnages considérés et ventripotents. Tels, ils avaient l'air de deux vieux jumeaux qui conservaient les habitudes de l'enfance, lorsqu'ils étaient voués à l'attendrissante symétrie des robes et des couleurs. L'un, M. Guindet, était directeur de *La France Australe*; l'autre, M. Bragué, premier clerc de notaire. C'étaient deux anciens forcés.

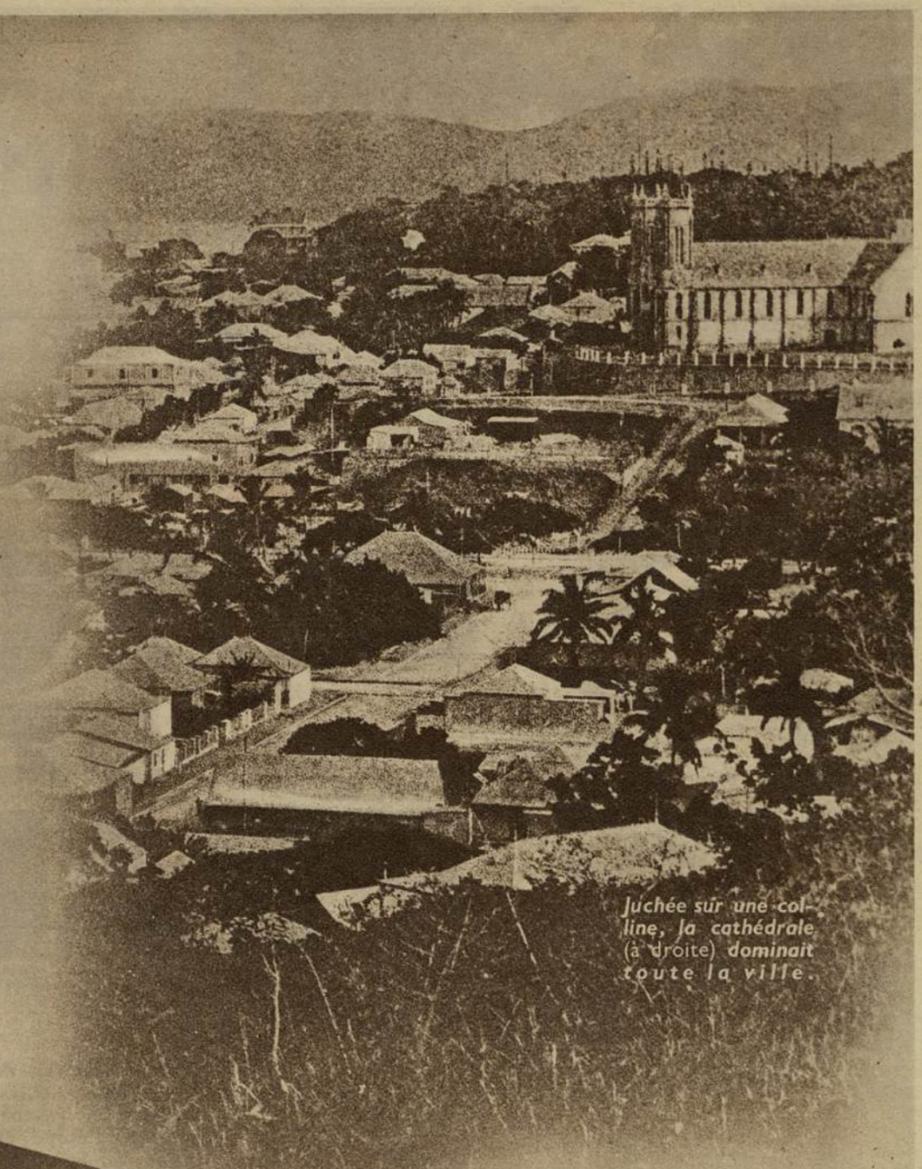
Comment avaient-ils échoué au bagne ? De Guindet, on ne le savait trop. Cela se perdait dans la nuit des temps. Une affaire de mœurs, chuchotait-on. Maintenant, l'oubli avait tissé là-dessus sa toile épaisse. L'homme était cultivé et d'esprit raisonnable. Une somme d'argent qu'à sa libération sa famille lui envoya lui avait permis d'acheter,

**Bagnard libéré, M. Guindet, directeur de la France Australe, conduisait le public dans la voie des opinions sages.**

savourait la paix au goût de miel d'un homme qui a rencontré dans le cœur d'un autre le frère de son cœur. Lui était un ancien notaire qui, à Paris, avait autrefois géré des fortunes considérables. Un plaisantin affirmait qu'il les gérât si bien qu'il avait fini par les digérer. Pour lui faire passer le goût de ces festins dont autrui fournissait le menu, la Cour d'assises l'envoya à la Nouvelle. A présent, il était premier clerc de M<sup>e</sup> L... Il l'était par le titre ; par le fait, il était le véritable notaire. Depuis des années et des années, il dirigeait l'étude, préparait les actes, élaborait les contrats sur lesquels, de confiance, sans même les relire, le notaire, son patron, apposait sa signature. Les connaissances juridiques de M. Bragué étaient vastes et ses principes rigides. Jouissant d'un crédit sans bornes auprès de la clientèle, qui prisait à la fois son savoir, son urbanité, sa discrétion, il détenait tous les secrets de famille de la colonie, et jamais l'honneur de quiconque n'eut à en pâtir. Très carré sur le code, il n'acceptait aucune compromission. Les confrères de M<sup>e</sup> L... redoutaient sa clairvoyance et sa susceptibilité. Le bâtonnier de Nouméa, ancien magistrat, s'était vu, un jour, vertement rabroué par M. Bragué, à propos d'une clause qu'il voulait introduire dans un traité.

— Impossible! avait tranché le vieillard d'un ton sec. Je ne m'associerai pas à cette malhonnêteté !

Le journal de M. Guindet paraissait à cinq heures. A la même heure, M. Bragué fermait son étude. Ils se retrouvaient sur la Place



Juchée sur une colline, la cathédrale (à droite) dominait toute la ville.



des mains percées d'un malheureux dévoré de dettes et sombrant dans les amours canailles, le seul quotidien du pays. Organe avéré des missions catholiques et régent des bien pensants, *La France Australe* ne modifia point sa ligne sous la direction de l'ancien bagnard, moyennant quoi l'évêché lui maintint sa protection et le haut commerce ses subventions. Même, on observa, au bout de quelque temps, que le journal avait perdu ce débraillé un peu bohème que l'ancien directeur, homme d'origine pure, mais qui se piquait de libéralisme en littérature, lui avait donné jusque là. La bonne société se félicita de la mutation. M. Guindet fut jugé digne de conduire le public dans la voie des opinions sages et des bonnes mœurs. Si les familles n'allaient pas jusqu'à l'accueillir dans leur sein, du moins il n'était pas rare que le curé de Nouméa lui rendit visite au bureau de son journal, où il l'entretenait des devoirs moraux qui s'imposent à la conscience d'un journaliste, surtout lorsque doit en dépendre la majorité du Conseil général.

Aujourd'hui, M. Guindet a rendu à Dieu son âme vertueuse. *La France Australe* paraît toujours, mais ses nouveaux maîtres n'ont point fait injure à la mémoire du forçat : un ancien séminariste occupe son fauteuil.

Auprès de son ami Guindet, M. Bragué

**...et ni les dockers affairés, ni les canaques (ci-dessous, à droite) qui criaient le journal, ne tiraient Titin de son extase.**

de Nouméa. Le soir, au rendez-vous, M. Guindet arriva, son journal à la main :

— C'est drôle, dit-il à son ami, vous avez un homonyme à bord du *Maubeuge*.

M. Bragué pâlit affreusement. Sans y prendre garde, l'autre déploya sa feuille :

— C'est un officier, il s'appelle Lucien Bragué...

D'un geste brusque, le vieux clerc arracha le journal des mains de son ami. Son visage était décomposé, ses lèvres tremblaient. M. Guindet le regardait d'un air stupide. Alors, il fit un douloureux effort et murmura :

— C'est mon fils...

Puis, saisissant son compagnon par le bras :

— Venez. Marchons.

Il lui conta le drame. A sa condamnation, il avait deux enfants : un garçon, une fille. Ils n'avaient pas cinq ans. On leur cacha la vérité. Pour eux, leur père était mort le jour qu'il s'embarqua pour la Nouvelle. Ils grandirent sans qu'on les détrompât. Sa fille s'était mariée, son fils entra à l'École Navale. Vingt ans avaient passé. Sa peine faite, réhabilité, il n'était pas retourné en France à cause d'eux, ses petits, qui ignoraient toujours. Et voilà qu'aujourd'hui la fatalité en conduisait un dans la colonie où il croyait avoir enseveli l'infamie de leur nom.

Il avait parlé tout d'une traite. L'émotion lui cassait les jambes. Il voulut s'asseoir.

— Ah ! Dieu ! Que faire ? Ce que vous m'avez dit pour lui, on le lui dira demain pour moi. Il s'étonnera. Il voudra savoir...

M. Guindet lui prit la main :

— Cher ami, fit-il avec une grande émotion, reposez-vous sur moi.

Le lendemain, M. Guindet monta dans une embarcation qui l'emmena jusqu'à l'échelle du *Maubeuge*. Il demanda le lieutenant de vaisseau Bragué, de qui il sollicita un entretien particulier.

Pendant tout le temps que le croiseur demeura à Nouméa, l'officier ne quitta point

son bord. M. Bragué, de son côté, ne changea rien à sa vie. Pourtant, le soir, quand la nuit tombait, il descendait sur les quais avec son fidèle Guindet, et là, sans mot dire, il emplissait longuement ses regards du vaisseau immobile et noir dans la rade.

Un matin, le *Maubeuge* appareilla pour l'Australie, où il devait relâcher une semaine. Trois jours après, M. Bragué s'embarqua sur le paquebot qui assurait un service régulier entre Nouméa et Sydney. Il prétextait un ébranlement de sa santé, le besoin de respirer l'air froid des montagnes du Queensland. Nouméa en fut bouleversé. On crut qu'une brouille était survenue entre les deux amis.

A Sydney, M. Bragué retrouva le *Maubeuge*. Tout avait été préparé, réglé par M. Guindet. Son fils l'attendait dans sa cabine, debout, très pâle.

Le vieil homme entra, s'agenouilla. Ses larmes coulaient.

— Mon petit, dit-il en sanglotant, je te demande pardon...

L'officier le prit dans ses bras, le releva. Puis il prononça ces mots :

— Mon père, il faut revenir chez vous. Votre place est là, auprès de notre mère.

M. Bragué secoua la tête. Sa main, agitée comme une feuille, désignait les galons d'or sur la veste de drap.

— S'il le faut, je rendrai cet uniforme, dit le jeune homme.

Alors le père eut un sourire d'une infinie douceur :

— Merci, mon petit, tu es un homme. Mais tu as une sœur. Elle a un fils qui a ton âge... l'âge que tu avais lorsque...

L'officier courba la tête pensivement.

Au retour du courrier, M. Bragué reparut à Nouméa.

— Votre cure n'a pas été longue, lui dit son patron, le notaire. Ma foi, j'aime mieux ça. A peine étiez-vous parti que j'éprouvais déjà des embarras...

Le lendemain, M. Bragué reprenait, aux côtés de M. Guindet, sa promenade quotidienne sur la Place des Cocotiers.

Alain LAUBREAUX.





# LE TOUR DE FRANCE

Grâce à ses fins de course vertigineuses, Speicher (à gauche) revient, d'étape en étape, sur le leader, R. Maës (à droite).

(De notre envoyé spécial.)

**L**e Tour de France n'est pas seulement une épreuve sportive, c'est un spectacle, et il faut le reconnaître, un spectacle réussi. Que ce spectacle ait ses profiteurs et ses victimes, c'est certain.

Mais lorsque vous assistez à une revue de music-hall fastueuse, est-ce que vous vous occupez de savoir si la vertu y a présidé ?

Il faut prendre le Tour de France tel qu'il est, avec ses défauts, certes, mais avec son incomparable attrait. Il existe une atmosphère Tour de France.

Bien sûr, elle est faite d'émotion sportive. Mais elle ne serait pas ce qu'elle est si elle n'était que cela. Il y a aussi le décor qui est prestigieux, la foule qui est immense et surtout cette sorte de frénésie, cette folie collective, qui émane du Tour et qui fait soudain vivre au rythme d'un jazz-band, la petite ville la plus assoupie, et qui peuple les cols comme une grande cité.

Et, à la vérité, il n'existe pas, dans le film le plus hallucinant, de spectacle plus vertigineux que la descente d'un col par les coureurs. Il faut voir Speicher plonger vers la vallée, ainsi qu'on se jetterait dans un puits. Il fonce tête baissée, sur la route étroite, comme s'il n'y avait pas de voitures, comme s'il n'y avait pas de virages, comme s'il n'y avait pas de ravins.

On n'entend que son cri rauque : « Eh ! Ah ! Eh ! Ah ! », qui est son signal d'avertissement et qui, dans le vertige de la descente, semble un appel désespéré.

Aucune voiture, fût-elle pilotée par le plus virtuose des chauffeurs, ne peut lutter, avec un cycliste du Tour de France dans la dégringolade des cols.

Ils abordent l'« épingle à cheveux » la plus hasardeuse à 50, quelquefois à 60 kilomètres à l'heure.

Comment ne tombent-ils pas ? Ils tombent.

Au col de Vars, samedi, c'est Cloarec qui dérape. Par quel miracle sa bicyclette reste-t-elle sur la route, tandis que lui se retrouve dix mètres en dessous, accroché à la muraille du ravin ? On le retire de sa position dangereuse. Il est contusionné et couvert de sang et de poussière. Mais rien de cassé.

Il s'assoit un instant sur le bord de la route, le temps de remettre un peu d'ordre dans ses idées. Puis, en Breton habitué à se vouer à la Providence, il fait un grand signe de croix. Et, remontant sur sa bicyclette, il plonge à nouveau vers le fond de la vallée.

Dans la descente du Lautaret, vers Bourg d'Oisan, c'est Vignoli qui tombe et se brise la clavicle.

C'est surtout Cepeda, le malheureux petit Espagnol, qui, jeté sur le sol, se fracture le crâne.

Pour ces deux derniers, c'est moins la descente qui est la responsable que la machine elle-même.

La jante en duralumin, sous l'effort des freins et la fatigue de la route, s'était échauffée au point de se plier. Le boyau avait sauté. Et ça avait été la chute tragique.

Cepeda a terminé son atroce agonie, au cours de laquelle il appelait d'une voix déchirante d'enfant :

— Maman ! Maman !

Le Tour de France est un spectacle.

C'est un spectacle dont les acteurs paient quelquefois de leur vie, l'intérêt qu'ils donnent au programme.

## La chute d'Antonin Magne

Ce fut un accident bête qui motiva l'abandon d'Antonin Magne. Pris dans une bousculade, il fut projeté de sa selle, fit un vertigineux soleil, avant de venir s'aplatir sur la chaussée.

On le crut mort. Il n'était que knock-out.

Il se releva pourtant avec une merveilleuse énergie. Leducq, Merviel, Le Grevés, étaient restés pour l'attendre. Il remonte en selle, malgré l'ébranlement nerveux qui l'avait secoué, malgré la blessure douloureuse qu'il portait un peu au-dessus de la cheville.

Il repartit tout de même, encadré par ses camarades de l'équipe. Et c'était un tableau assez émouvant que celui de ces hommes luttant de toute leur énergie pour ramener celui sur lequel on comptait pour faire triompher les couleurs de l'équipe de France.

Tonin souffrait. André Leducq, tout en pédalant, l'avait pris affectueusement par le cou en lui disant :

— Mon vieux Tonin, courage. Rappelle-toi, il y a trois ans, moi aussi, j'ai fait une chute et ça ne m'a pas empêché de gagner le Tour.

Tous pédalaient d'un même cœur. Trente minutes à rattraper sur le peloton de tête. Ils les reprenaient seconde par seconde. A Saint-Michel-de-Maurienne, leur retard avait considérablement diminué, lorsqu'ils attaquèrent le col du Télégraphe.

Mais là, il fut certain que Magne ne pourrait pas monter. Sa cheville était trop douloureuse et la commotion qu'il avait ressentie en tombant avait eu raison de son opiniâtre volonté.

Ses copains, un à un, sentant leur sacrifice inutile, l'avaient lâché. Il roulait maintenant seul et souffrant, loin derrière les autres. Par un prodige d'énergie, il grimpa cinq à six kilomètres d'une route raide.

Il était à peine à moitié chemin du col du Télégraphe et après ce serait le Galibier.

Il était au terme de ses possibilités.

Il mit pied à terre et, à bout de forces, il eut une brusque crise de larmes. Lorsqu'il se redressa, il regarda la montagne qui le dominait :

— Dire, murmura-t-il, qu'à cette heure-ci je devrais être là-haut.

« Là-haut » était resté, accrochée l'ambition de la journée, maintenant insaisissable. Le matin, en partant d'Aix-les-Bains, sûr de ses muscles et de sa volonté, il était certain d'enfiler le soir le maillot jaune.

Et puis, une chute bête.

Et, dans la chute, un beau rêve qui s'écroule.

## La dure besogne des routiers

Mais si, dans leur malchance ou leur défaillance, les « as » peuvent compter sur l'aide de l'équipe, les touristes routiers, eux, ne peuvent avoir d'espoir qu'en eux-mêmes.

Ils sont, en quelque sorte, les simples soldats du Tour.

On leur donne, au départ, une bicyclette, dix-huit boyaux et cent francs par jour.

A eux, pour le reste, de se débrouiller.

Ils se débrouillent bien, puisque certains d'entre eux, comme Ruozzi, figurent parmi les premiers du classement. C'est la révélation du Tour que ce petit Ruozzi. Il a la figure d'un jockey débrouillard, un heureux caractère, bon cœur et une volonté de fer.

Orphelin à quatre ans, il a été élevé à Nice, par M. Nicolaï, qui est le président de son club cycliste.

Il s'est entraîné dur. Il veut être le champion. Il le sera.

Au prix de quels efforts ?

On ne dit pas assez la vie dure des touristes routiers. Ils supportent toutes les fatigues des autres, plus quelques-unes supplémentaires.

L'as, en arrivant, jouit du confort du palace. Le routier doit se contenter des commodités problématiques d'un hôtel d'occasion.

Encore heureux, s'il trouve un lit. Car, en principe, on doit bien lui retenir une chambre. Mais, cependant, en arrivant à Gap, Ruozzi s'entendit répondre que la chambre sur laquelle il comptait n'était pas disponible.

A huit heures, il errait encore à la recherche d'un abri. Ça ne l'a pas empêché, le lendemain, de grimper les cols comme les copains.

Dans la hiérarchie du Tour, les routiers sont un peu comparables aux figurants dans les tournées théâtrales.

On ne se préoccupe guère ni de leurs besoins, ni de leur bien-être.

Mais, c'est du rang des figurants que sortent quelquefois, au théâtre, les vedettes de demain.

Dans le Tour aussi.

Marcel CARRIÈRE.



Après une agonie de plusieurs jours, le malheureux Cepeda (à droite) est mort à l'hôpital de Grenoble.

# CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PERES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 96.401 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses.

Broch. 96.405 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 96.411 : Carrières administratives.

Broch. 96.418 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 96.424 : Tous les emplois réservés.

Broch. 96.429 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 96.431 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 96.435 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 96.442 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto. — Tourisme.

Broch. 96.449 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 96.454 : Musique marchande.

Broch. 96.457 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 96.464 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 96.469 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 96.471 : Journalisme : secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 96.475 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 96.480 : Carrières coloniales.

Broch. 96.487 : L'Art d'écrire.

Broch. 96.494 : Carrières féminines.

Broch. 96.498 : Pour les enfants débiles.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

# BON-NATUREL-SAIN BYRRI PARFAIT TONIQUE

**Montre pour LE TRAVAIL**  
Boîtier de Chasse en métal chromé  
**39 FR.**  
en métal KOMLOR imitant l'Or à s'y méprendre  
**59 FR.**  
Entretien gratuit, garanti 5 ans  
**LYNDA, Morteau près Besançon**  
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette, 75  
Métro Cadet. Ouvert aussi le Samedi après-midi

**25 fr. MONTRE BRACELET**  
forme ronde, homme ou dame  
En argent contrôlé ..... 39 f.  
Forme allongée, chromé... 32 f.  
Dame, plaqué or ou argent 35 f.  
Envoi contre remboursement  
Entretien gratuit, garanti 5 ans  
**LYNDA MORTEAU p. Besançon**  
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette  
Métro Cadet. Ouvert aussi le Samedi après-midi

**IL VOIT ?**  


**MALADIES URINAIRES et des FEMMES**  
Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.  
Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate.  
Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments.  
Mérite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.  
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.  
**INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17<sup>e</sup>**

**"COUCOU"**  
La Joie de vos Enfants  
Pendulette bois rustique Sculptée dans la masse  
Réglage assuré par balancier coulissant  
**30 FR.**  
Coucou chantant  
**46 Fr.**  
**LYNDA MORTEAU près Besançon**  
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette  
Métro Cadet. Ouvert aussi le Samedi après-midi

**IL PRÉVOIT**  
pour vos ennuis, pour vos peines, pour toutes difficultés.  
Consultez le **PROFESSEUR DJEMARO**  
Chevalier de l'Ordre Universel du Mérite Humain  
Doyen des Astrologues de France  
Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'Astrologie. Gratuitement, le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, amours, mariages, etc. Grâce à lui, et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Plusieurs milliers d'attestations avec enveloppe d'origine sont exposées dans ses bureaux où le meilleur accueil vous est réservé.  
Pour recevoir sous enveloppe cachetée et discrète votre horoscope gratuit, donnez : DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRENOMS (si vous êtes Madame, ajoutez nom de demoiselle), et, si vous voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais d'écritures. (Étranger 4 francs).  
**PROFESSEUR DJEMARO, Service V. D. 29, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).**

**CONCOURS 1935**  
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : École Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>.

**SAGE-FEMME** 1<sup>re</sup> cl. Discr. absolue  
92, r. St-Lazare, Paris.

Pour la publicité de "DETECTIVE"  
**NOUVELLE ADRESSE**

**M<sup>me</sup> H. DELLONG**  
1, rue Lord-Byron  
BALZAC : 33-91

# APPRENEZ A DESSINER

**VINGT ANNÉES DE SUCCÈS à l'actif de l'ÉCOLE A. B. C. qui a rendu le dessin accessible à tous**

Depuis vingt ans, l'École A. B. C., a formé des milliers de dessinateurs. Par sa méthode maintenant universellement connue, elle a non seulement rendu facile la pratique du dessin, mais encore spécialisé et dirigé vers les carrières les plus lucratives qu'il offre, nombre de ses élèves aujourd'hui maîtres incontestés dans leur art.

Dans la décoration, le portrait, la caricature, le dessin publicitaire, le dessin de mode, les élèves de l'A. B. C. rivalisent de talent et passent toujours au premier plan. En quelques mois, l'enseignement essen-

tiellement pratique de l'École A. B. C. leur a permis d'acquiescer « le métier » qui leur manquait. Beaucoup ont trouvé une situation inespérée où ils n'entrevoient qu'une distraction, ont fait de la source de joies qu'est la connaissance du dessin une inépuisable source de profits.

**Vous pouvez dessiner**  
Comment expliquer un tel succès ? Cet essor prodigieux de l'École A. B. C. de dessin, le retentissement toujours profond de son enseignement, à quoi l'attribuer ? Pour comprendre tout cela, il faut savoir que le dessin est une faculté que nous possédons tous, mais que, malheureusement, nous laissons trop souvent s'étioler au fond de nous-mêmes, et surtout, il ne faut plus ignorer qu'il ouvre des débouchés nombreux, variés et rémunérateurs.

À l'heure où vous lisez, jetez un coup d'œil autour de vous et vous constaterez que vous avez le sujet d'un croquis. Au bureau, au cours de vos déplacements, en famille, partout des occasions se présentent à vous de dessiner. L'École A. B. C. vous donne, dès ses premières leçons, la maîtrise nécessaire pour fixer en quelques coups de crayon une scène fugitive. Ensuite il ne tient qu'à vous de choisir, d'après votre ambition et votre tempérament, la voie qui vous mènera à la situation vous convenant le mieux.

**Une étude facile, attrayante, rapide.**  
Tout est dessiné. Il n'est pas d'idée qui ne puisse se résumer par le crayon. « Un court croquis, affirmait Napoléon, m'en dit plus long qu'un long rapport », formule qui résume la nécessité et les possibilités du dessin.

L'École A. B. C., depuis vingt ans, donne à chacun de ses élèves cet avantage précieux : savoir dessiner. Par sa méthode rationnelle qui ne laisse aucune place à la routine, mais exalte et dirige la personnalité de l'élève, lui épargne tous les tâtonnements, toutes les pertes de temps, elle pouvait seule obtenir les résultats qui font qu'on tente aujourd'hui de la copier.

**Une luxueuse brochure vous renseignera en détail**

L'École A. B. C. a édité une luxueuse brochure. Vous y trouverez tous les renseignements possibles sur les moyens qui vous sont offerts de réussir dans le dessin et par le dessin.

Page par page, parmi les illustrations les plus variées, vous constaterez comment les élèves de l'A. B. C. sont conduits très vite et facilement du gribouillage de l'amateur aux joies, aux profits du dessinateur et de l'artiste.

C'est une première leçon de dessin que vous recevrez. Vous comprendrez mieux pourquoi l'enseignement de l'A. B. C. est si commode.



Vigoureux portrait de lui-même fait par M. Gaston Foubert, lauréat du Prix Gustave-Doré, à son 10<sup>e</sup> mois d'études par les Cours A. B. C.

**Vous lirez les lettres enthousiastes des élèves de l'A. B. C.**

Vous trouveriez encore dans cette brochure les lettres des élèves de l'A. B. C. Tous les élèves sont unanimes, tous savent l'énorme supériorité que possède celui qui sait dessiner. Faites comme eux, améliorez votre situation, donnez-vous un second métier en vous spécialisant dans une des innombrables branches si lucratives qui vous sont ouvertes par le dessin. Sans effort, en vous distrayant, vous acquerez la pratique du dessin, vous y trouverez joies et profits.

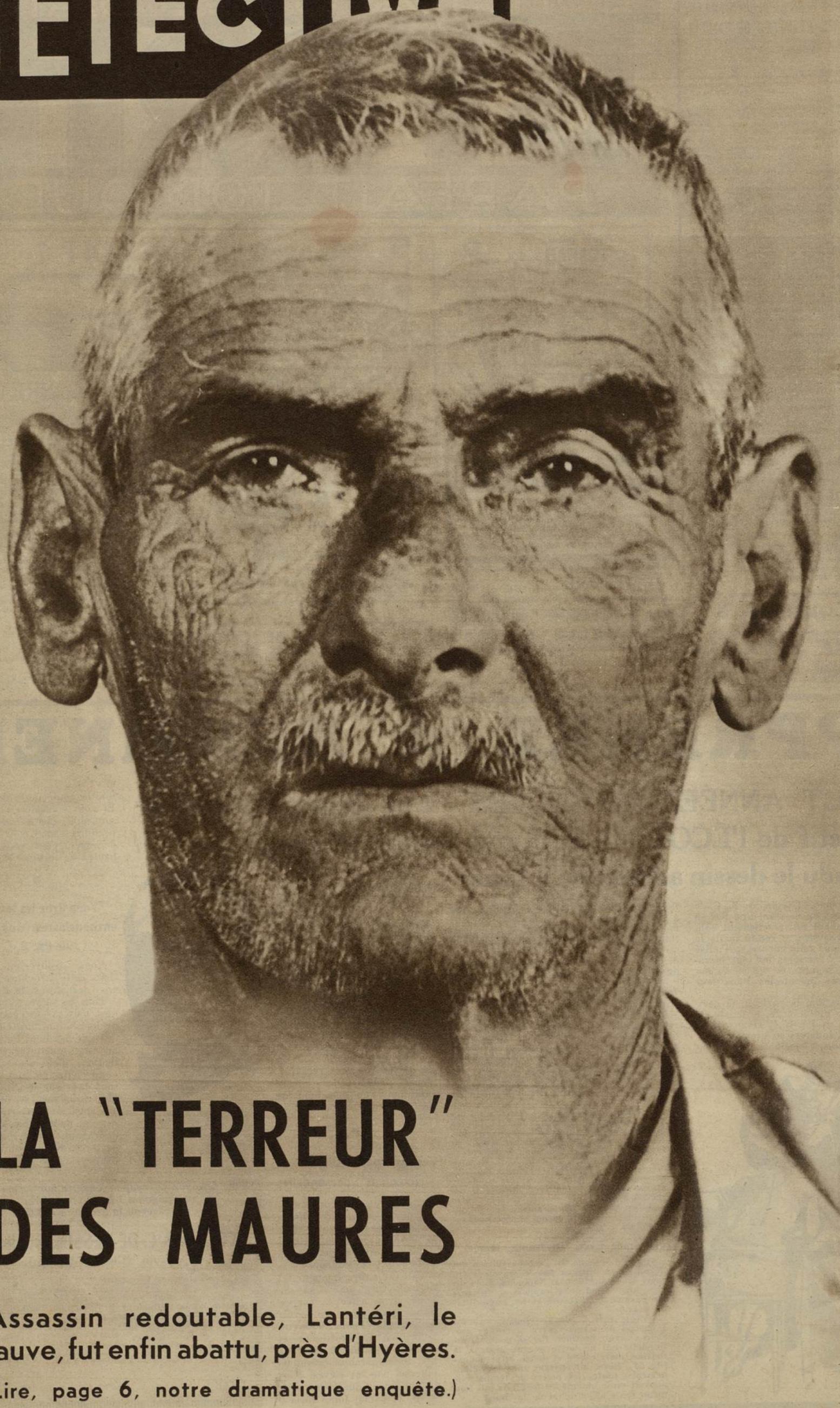
**Leçons particulières et strictement personnelles**

Chaque élève reçoit en effet des leçons particulières de son professeur attiré choisis parmi les artistes les plus notoires, dont l'École A. B. C. s'est assuré le concours exclusif. Ce maître est pour lui un conseiller amical et dévoué, avec lequel il correspond, qu'il peut venir voir au siège de l'École. Cette collaboration du professeur et de l'élève justifie et explique les incomparables résultats obtenus par les élèves. Mais il faut savoir que la méthode A. B. C. exclut toute théorie



Les illustrations de cette page sont des dessins d'élèves faits pendant leurs études.

# DETECTIVE



## LA "TERREUR" DES MAURES

Assassin redoutable, Lantéri, le fauve, fut enfin abattu, près d'Hyères.

(Lire, page 6, notre dramatique enquête.)

LISEZ "DÉTECTIVE"  
Voir, page 5, le règlement de notre  
CONCOURS DE VACANCES

# MILLIONNAIRE

SI VOUS  
VOULEZ  
DEVENIR